

11 JUIN 1984

P<sub>0</sub> I P<sub>1</sub>



# CAHIERS DES AMIS DE PANAIT ISTRATI

Publication TRIMESTRIELLE

0397-488 X

# 15

AOÛT 1979



## CHRONOLOGIE

DE LA VIE ET DE  
L'OEUVRE DE  
panait istrati



Un Texte Capital

LES ARTS  
ET L'HUMANITE  
D'AUJOURD'HUI



RETOUR A BRAILA



Lettre à BARBUSSE

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI  
42, rue du Dr-Santy  
26000 Valence. Tél. 43.29.92

**8 francs**

# SOMMAIRE

## 15

AOÛT 1979



- 3 – Marcel MERMOZ – Retour à Braila
- 5 – Alexandre TALEX – Chronologie de la Vie d'Istrati
- 18 – Panaït ISTRATI – Les Arts et l'Humanité d'Aujourd'hui (I) -
- 28 – Gilles MERMOZ – Sarah n'est plus
- 29 – Marcel MERMOZ – La Mort de Joseph Kessel
- 31 – Christian GOLFETTO – La Maison Thüringer
- 37 – Echos
- 39 – L'Édition des «Actes du Colloque de Nice (1978)»
- 40 – Le souvenir de Jean Guehenno

**PRENEZ NOTE**



COLLOQUE INTERNATIONAL  
PANAIT ISTRATI

**PARIS PRINTEMPS 1980**

# retour à Braïla

Pour la cinquième fois je suis retourné à Braïla pour revoir le Danube, l'Embouchure ... Le pays de Panaït qui garde toujours le souvenir du plus prestigieux de ses enfants.

Accompagné des écrivains Alexandre Talex et Barbu Al. Emandi, après deux heures de train, nous sommes accueillis par Madame Maria Cogalniceanu, professeur de français au lycée «Panaït Istrati» de Braïla. Depuis plus de huit ans, c'est Maria Cogalniceanu, avec un autre professeur, Comelia Tomescu, qui maintiennent vivante la tradition du souvenir de Panaït Istrati dans ce lycée qui porte son nom. Chaque année, la directrice, les professeurs, les élèves commémorent l'anniversaire de la mort de l'Écrivain par une journée «Panaït Istrati. Les élèves participent par des récits, des chants et bien sûr une petite et touchante cérémonie devant la statue du vagabond dans le beau jardin public dominant le Danube.

En notre honneur, le nouveau directeur a tenu à nous recevoir, avec les élèves dans la grande salle de conférences. Il m'a fallu répondre aux questions des professeurs et des élèves sur l'activité de notre association, sur l'impact de l'œuvre de P. Istrati en France. Devant cette salle jeune et attentive, on mesure combien Istrati est un pont culturel entre la France et la Roumanie.

Alexandre Talex a parlé, bien sûr, de l'amitié Panaït Istrati et Romain Rolland avec des accents émouvants dont il a le secret. Puis l'écrivain «Braïlois» Barbu Al Emandi a commenté avec finesse et humour, un passage de sa pièce «Le Barbier de Braïla».

Une promenade sur le Danube, grossi par les inondations s'est vue écourtée par le mauvais temps. Ce Danube, quelle puissance ! Ses vagues nous ont chassés vers une île de pêcheurs où, tradition oblige, nous avons fait ripaille de poissons. Nous n'avons pu, hélas retrouver la «Balta» et les paysages de «Codine» et de «Tsatsa-Minnka».

Le lendemain, l'ingénieur Marcel Andréesco, maire de Braïla a fait un accueil chaleureux à notre délégation. Nous lui avons exprimé le souhait des Amis Français de voir apposer une plaque sur la «Maison Thüringer» pour témoigner en faveur d'Istrati.

Monsieur Andréesco nous a exprimé sa joie de notre visite et a esquissé les projets de la municipalité concernant notre écrivain.

- 1 – Le nom de Panaït Istrati sera donné au grand boulevard qui traverse la ville.
- 2 – La statue, actuellement dans le jardin public, sera transférée sur le boulevard, au carrefour qui domine la perspective du port et du Danube.
- 3 – La «Maison Thüringer» est destinée à un «Mémorial» (Musée Panaït Istrati).

Nul doute que l'énergique maire, Monsieur Andréesco, fera réaliser ces projets qui ne peuvent que réjouir les amis français et roumains de l'Écrivain.

La possibilité d'un «jumelage» de ce grand port de Braïla (300 000 habitants) avec une ville française a été évoqué. Après le traditionnel café, Monsieur le maire a offert, pour nos deux centres de documentation de Paris et de Nice, 3 exemplaires d'un superbe album en couleur de Braïla, belle réussite au point de vue de la rédaction et présentation graphique.

Nous ne pouvions quitter Braïla sans une longue visite à la filiale des Archives d'État à Braïla.

Monsieur Constantiu Mocioïu, directeur, nous a reçu fraternellement avec Alexandre Talex et Barbu Al Emandi. C'était, pour ainsi dire, une «réunion de famille». Monsieur Mocioïu est un chercheur passionné de la vie et de l'œuvre d'Istrati. Nous lui devons une longue et documentée étude sur le séjour de l'Écrivain à Baldovinesti en

1930-31, période peu connue en France. Monsieur Mocioiu nous a autorisé à reproduire dans nos « Cahiers » (après traduction par Al. Talex) cette remarquable contribution d'une partie de l'existence de Panaït, après son retour en Roumanie.

Nous remercions vivement l'érudit Monsieur Mocioiu de cet apport.

Pour la cinquième fois, nous avons refait, à pieds, la visite de la ville, du port. Quel plaisir, avec mon vieux frère Talex, de remettre nos pas dans les pas d'Istrati : le port, les docks, les brasseries Tziganes, la place Trajan (aujourd'hui place Lénine). Braïla a conservé son caractère « rétro ». Ce port est pourtant entré tambour battant dans l'ère industrielle, mais cela s'est fait en sauvegardant le passé. Nous avons retrouvé la rue, le chemin de la « Comorofca » en évoquant « Codine », l'auberge de la « Veuve Angéline », la maison du peuple qui s'orne d'une plaque commémorant la grève des dockers et des six meneurs de cet événement (dont P. Istrati). Bien sûr, la taverne de Kir Leonidas nous remet en mémoire ces années d'apprentissage de Panaït : l'atelier mécanique des docks, les entreprises de peinture et en même temps la « pâtisserie » de Kir Nicolas où Panaït apprit l'art de la « platchinta ».

En France nous disons souvent que « nul n'est prophète en son pays ». Ce proverbe ne s'applique pas à l'enfant de Braïla, Istrati.

Son œuvre, sa vie sont dans le cœur de tous les « braïlois », sinon de tous les roumains.

Et les roumains doivent bien cela à celui qui a chanté son pays avec des accents inoubliables. Grâce à Istrati, Braïla, le Danube, Bucarest sont rentrés dans la mémoire des français à travers ses chefs-d'œuvre. Un proverbe roumain dit que « Si mauvais soit mon pain, j'aime mieux le manger dans mon pays ». Istrati est revenu mourir dans son pays, avec les siens.

Nous reviendrons à Braïla.

Et c'est le retour à Bucarest à travers la grande plaine du Barragan, transformée en terres de culture : maïs, betteraves, céréales à l'infini.

A Bucarest, il nous faut mentionner une visite à la revue « La Tribune de Roumanie ». Cette publication présente aux étrangers et aux roumains résidant à l'étranger, le nouveau visage d'un pays qui veut construire le socialisme. C'est l'écrivain Maïa Belciu qui m'a interviewé sur l'activité de notre association, son but, ses manifestations. Maïa Belciu est l'auteur d'une adaptation radiophonique de « Cosma », diffusée sur l'antenne de Radio-Bucarest.

Nous ne pouvons quitter la Roumanie sans une visite à « L'Union des Écrivains Roumains ». Accompagné par Alexandre Talex et Barbu Al Emandi, nous fûmes reçus par le président, Georges Macovesco. L'activité de notre association ne lui est pas inconnue. Aidé par Alexandre Talex nous lui avons exposé notre but et les manifestations que nous déployons (colloque de Nice, conférences, exposition, publication des cahiers, etc ...).

Au nom de l'association, nous l'avons remercié de son accueil et aussi pour le don à notre Comité de « L'Exposition » préparée par le Musée de la Littérature Roumaine.

Afin de nous aider dans cette tâche de diffusion de l'œuvre d'Istrati en France, le président envisage de donner à notre association, une copie du film « Codine » tourné par notre ami Henri Colpi à Braïla.

Ce film, compléterait l'exposition P. Istrati, qui sera présentée en France dans les Universités.

Combien fut émouvant pour nous, de visiter l'appartement où mourut Panaït Istrati, rue Paléologlu. La locataire actuelle, une dame roumaine nous a reçus cordialement. Nous espérons qu'un jour, la plaque commémorant sa mort dans cette maison retrouvera sa place.

Puis ce fut le retour, avec l'espoir de revenir l'an prochain, peut-être avec nos amis.

M. MERMOZ

A. Talex

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE PANAIT ISTRATI  
(1884-1935)

et de sa postérité (1935-1979)

- 1855 – Naissance dans le village Cazasu, département Braïla, de Joïtza Istrati. Ses parents : Stoïca et Nédelea, paysans pauvres ; deux frères : Anghel et Dimi, et une sœur : Antonia.
- 1884 – Le 10 août : naissance à Braïla de Gherasim (Panait) Istrati, le fils naturel de Joïtza Istrati et Gherasim Valsamis, d'origine grecque (Faraclata, Céphalonie), contrebandier de tabac.
- 1885 – Tuberculeux, Gherasim Valsamis rentre en son pays, où probablement il meurt. – Joïtza ne se remarie pas. Elle gagne son existence en lavant du linge, en repassant. – Panait passe son enfance à Baldovinești (5 km de Braïla), chez sa grand-mère Nédelea, dans la compagnie de ses oncles Anghel et Dimi.
- 1891 – Études à l'école primaire no 11, rue Grivitza no 328 (aujourd'hui l'École de  
1897 culture générale «Tudor Vladimiresco»). Il répète deux fois la même classe.  
– Domiciles : 330, Chaussée Stephan le Grand (entre 1891 et 1895) et 205, rue Comorofca (dès l'an 1896).
- 1897 – Il ne continue pas ses études et veut subvenir aux besoins de sa mère : il cher-  
1902 che à travailler à la campagne, mais les gerbes de blé sont trop lourdes pour ses  
14 ans ; il revient à la maison, plein de poux et défaillant – Garçon d'épicerie,  
garçon de cabaret chez Kir Leonida, pâtissier avec Kir Nicolas – Apprenti méca-  
nicien aux Docks de l'État (mis à la porte pour vol, deux ans après), apprenti  
serrurier et chaudronnier, apprenti pêcheur (rêve et bonheur), apprenti à une  
fabrique de cordage ... («cent métiers, nulle stabilité, désolation pour ma mère»).
- Amitié avec Mikhaïl Mihailovici Kazanski, découvert dans la pâtisserie de Kir  
Nicolas. («L'ami unique que la vie destine à tout être humain, l'ami qui veut  
vous donner sa lourde fortune, en vous déchargeant de la vôtre»). Neuf années  
de vagabondage héroïque, toujours ensemble ... («Pour mon estomac, je n'ai  
demandé qu'un morceau de pain, mais pour mes yeux le monde entier»).
- Passion de lire, pour savoir et comprendre, qui va dominer toute sa vie. («L'ar-  
gent que je gagnais c'était pour acheter des livres et du tabac. Il m'est arrivé,  
parfois, d'échanger un costume neuf contre un autre usagé, pour pouvoir me  
procurer encore des livres et du tabac»).
- 1904 – Avril : départ à Bucarest, avec Mikhaïl – Domestique, valet de chambre à un  
hôtel, agent dans un bureau de placement, domestique d'hôpital aux maladies  
vénéériennes.

- Premier contact avec le mouvement ouvrier. («Adeptes ardents»).
  - Mikhaïl part en Mandchourie (Divergences de vues et conflit) – Seul : misère, famine, manque d'abri, poux, mégots – Déchargeur de wagons de sel à Giurgiu, port danubien – Ramené à Braïla par sa mère – Vie digne, heureuse : peintre en bâtiment et amitié avec Samoïla Petrov – Rentrée de Mikhaïl et retour à Bucarest.
- 1905
- 24 janvier : grande manifestation de solidarité avec la Révolution Russe et de protestation contre l'arrestation de Maxime Gorki – Bataille dans la rue («Mon baptême révolutionnaire»).
  - Retour forcé à Braïla, impliqué dans une affaire montée d'«enlèvement de mineure» – Condamné avec sursis à 15 jours de prison – Service militaire : un mois de caserne et dispense médicale – Retour à Bucarest.
- 1906
- Concierge de nuit, avec Mikhaïl, à l'Hôtel «La Reine» de Constantza – Premier départ en Égypte (le 12 décembre) – Rencontre avec Mikhaïl sur le quai d'Alexandrie – Vagabondage avec péripéties en Égypte et Syrie.
- 1907
- Séparation de Mikhaïl dans le port de Pirée, qui s'en va devenir moine à Mont-Athos – La première tentative d'atteindre la France, via Pirée-Marseille – Embarqué clandestinement sur un bateau, il est découvert et jeté à Naples – Un mois de misère noire et de visites aux musées, Pompéi et Herculaneum – Retour à Alexandrie – Peintre en bâtiment, domestique, homme-sandwich au Caire – Tentative ratée de partir aux Indes – Retour à Jaffa, Beyrouth, Liban et Damas – Peintre d'enseignes, acteur-figurant, aventures tragi-comiques et projet illusoire de mariage avec une femme qui se trouve au Vénézuéla.
- 1908
- Rentré à Braïla au printemps – Militant socialiste et collaborateur au journal «La Roumanie Ouvrière» (son premier article publié au début février 1907) – Concierge de nuit avec Mikhaïl à l'hôtel Popesco, de Le Lac-Salé – Dernier départ avec Mikhaïl, en Égypte (décembre).
- 1909
- Mikhaïl malade de phtysie galopante, ils retournent, au printemps à Braïla – Séparation à jamais de Mikhaïl, qui part à Odessa – Seul ! – Peintre en bâtiment, des hommes, des faits – Retour à Bucarest – Participant à la grosse bagarre pour Rakowsky empêché d'entrer en Roumanie (décrite dans l'article «Pour Christian Rakowsky», paru dans «L'Humanité» mai 1922) – Arrêté et emprisonné avec quelques dirigeants socialistes (19 octobre) – Procès et acquitté (30-31 octobre).
- 1910
- Secrétaire du Syndicat des ouvriers du port de Braïla – Organisateur et animateur avec le grand révolutionnaire Stéphan Gheorghiu, de la grande grève des ouvriers portuaires de Braïla – Réponse à l'enquête «Pour le vote universel», dans la revue «L'Avenir Social», à côté d'autres personnalités.
  - Les hivers de 1909 et 1910, passés en Égypte («Je plains, revoyant les beaux lieux parcourus avec Mikhaïl»).
- 1911
- Malade de tuberculose, hospitalisé au Sanatorium Filaret de Bucarest – Activité dans la presse ouvrière.
- 1912
- Secrétaire du Cercle des éditions socialistes – Collaborateur au «Calendrier du Travail» (Francesco Ferrer et les récits Le cheval de Balan et Premier Mai

au Caire) – Départ en Egypte avec Stephan Gheorghiu, emmené-là pour soigner sa poitrine – Péripéties dramatiques pour assurer l'existence – Éclate la guerre italo-turque et balkanique.

1913 – Bloqué à Athènes et Pirée, en route vers son pays. («Je crève de faim aux pieds d'Acropolis et à Pirée, Riches évènements»).

– 25 décembre : premier voyage à Paris, «tant désiré». («Connaissance de Georges Ionesco, qui devient amitié dans trois jours. Paris visité dans quatre mois»).

1914 – La première guerre mondiale – La Roumanie neutre.

– Rentré à Braïla, il crée une association de peintres en bâtiment puis une ferme de cochons. Il se brouille avec les socialistes qui le trouvent trop à gauche.

1915 – Mariage avec Jeannette Maltus («Ménage infernal et non seulement de sa faute») – Activité dans la presse ouvrière.

1916 – La Roumanie se prépare d'entrer en guerre – Décision de partir en Suisse – Il vend sa ferme et obtient son passeport.

– 30 mars : il quitte son pays, abandonnant sa mère et sa femme – En route vers la Suisse, via Dresde-Rohrschach-Zuerich. – Le 23 avril, arrivée à Leysin – Trois mois de repos complet – Il apprend le français, aidé par un dictionnaire et lisant les classiques français – Hospitalisé au Sanatorium Populaire – Il gagne son pain avec difficulté : peint les chalets et le sanatorium – Passion amoureuse qui le réduit à la misère.

1917 – Domestique, manœuvre terrassier, manœuvre spécialisé à Genève, chez Picard  
1918 Pictet, peintre nomade à travers les cantons suisses, conducteur de tracteur à labourer («Partout je traîne des livres, parfois un piano et toujours une belle femme»). – Il se débat avec la maladie, écrasé par la misère – Nombreuses démarches auprès de la Légation Roumaine à Berne – Le Comité pour l'assistance des Roumains à l'étranger lui accorde une petite pension.

– Fin de l'année 1918 : hospitalisé par la Croix-Rouge américaine au Sanatorium Sylvana-sur-Lausanne – Déçu de l'art et de l'amitié, solitude, dérive ...

1919 – Janvier : un camarade de sanatorium (Josué Jéhouda) lui révèle l'œuvre de Romain Rolland – Quatre mois de lectures passionnantes («Je découvre soudain un ami chaud qui me parle dans une langue nouvelle, droit à mon cœur»).

– 19 mars : il envoie une lettre-confession à Romain Rolland, à l'hôtel d'Interlaken – La lettre revient avec la mention «parti sans laisser d'adresse». (Il l'a mis dans une valise).

– 21 avril : la mort de Joïtza Istrati (coïncidant avec la mort de la mère de Romain Rolland) – Effondrement total («Le seul pilier qui me soutenait encore, tombe, mais un autre se levait et ici c'est le premier salut qui me vient de l'œuvre de Romain Rolland») – Il reprend le chemin, chancelant ... – Embauché dans l'administration de la gazette «La Feuille», de Jean Débrit (Genève) – Publication de son premier article, écrit en français : Tolstoïsme ou bolchevisme, suivi d'encore deux autres (Lettre ouverte à Henri Barbusse et Daignerez-vous !) – Amitié avec le compositeur Arthur Parquet

1920 – Il quitte la Suisse (mars) et arrive à Paris (avril) – Rencontre avec Ionesco – Autre femme, autres malheurs, autres déceptions amicales – Il part à Nice (novembre) – Sans travail, misère atroce, santé mauvaise et moral très bas ...

- 1921
- 1er janvier : Dernières paroles, confession adressée à Romain Rolland, mais non expédiée.
  - 3 janvier : tentative de suicide, en se coupant la gorge avec un rasoir, dans le square «Albert 1er» à Nice, aux bords de la Méditerranée – Hospitalisé à l'hôpital «Saint-Roch» – La police trouve parmi ses papiers la lettre de 1919 adressée à Rolland et l'envoie à l'«Humanité» – Fernand Desprès la fait parvenir à Romain Rolland – La première lettre de Rolland : «J'y vois luire par éclairs le feu divin de l'Âme» (15 janvier) – Le commencement de la correspondance et de l'amitié – Photographe sur la Promenade des Anglais – N'ayant autorisation, il est emprisonné quelques fois à la «Maison Cellulaire».
  - Romain Rolland l'encourage à écrire les souvenirs de sa dure vie – Il envoie deux «essais» littéraires, écrites directement en français : Une rencontre et Pendant la Traversée – Réponse favorable : «Vous avez le don d'écrire dans n'importe quelle langue» (17 avril).
  - L'«Humanité» publie son récit Nicolai Tziganou (27 mars), avec de nombreuses fautes – Il sollicite à Romain Rolland l'aide d'une «main française, amie» qui doit corriger ses manuscrits.
  - Existence précaire, incerte, abrutissante – Lettre dramatique à Romain Rolland «Je suis noyé dans la banalité qui m'entoure. Pas un visage, pas une parole intelligente, pas un œil compréhensif».
  - Il quitte Nice pour huit mois, vagabondant avec son appareil de photo à travers les villages dans les Alpes Maritimes.
  - Fin décembre : retour à Nice, revirement moral, amélioration matérielle – Reprise de la correspondance avec Rolland.

- 1922
- Pression de la part de Romain Rolland : «Je n'attends pas de vous des lettres exaltées. J'attends l'œuvre ! Réalisez l'œuvre !... » – Retiré dans une pension, payée par Ionesco, à l'Hautil-sur-Triel, il réalise son premier manuscrit : 406 pages contenant les récits Oncle Anghel, Kir Nicolas, Sotir, Mikhaïl (4 septembre) – Envoyé à Romain Rolland qui répond : «J'ai lu, toutes mes prévisions sont confirmées» (24 septembre) – Invité à Villeneuve.

– 25 octobre : première rencontre avec Romain Rolland, à la Villa Olga – Deux semaines passées dans son intimité – 7 novembre : rentré à Paris («Plus âgé de 15 jours, plus vieux d'une éternité de bonheur») – Dans le sous-sol du 24, rue du Colisée, il écrit et envoie à Rolland Kyra Kyralina – Réponse de Villeneuve : «... je ne puis pas attendre, après avoir dévoré Kyra Kyralina, au milieu de la nuit ... il faut que je vous le dise tout de suite : c'est formidable ! Il n'y a rien dans la littérature d'aujourd'hui, qui soit de cette trempe. Il n'y a pas un des écrivains d'aujourd'hui – moi compris, tout compris – qui soit capable de l'écrire (...) Maintenant le volcan est débouché : Eruptez !».

- 1923
- Il écrit Stavro, Codine et Acceptation – Quitte Paris pour Nice, accompagné par Ionesco – En route : rencontre avec la «femme-amie», l'alsacienne Anna Munsch – Amour foudroyant – Ménage difficile – Photographe ambulant en Normandie (Bagnoles de l'Orne, Mont Saint-Michel, Paramé), existence misère, agitée.
  - 15 août : Kyra Kyralina dans la revue «Europe», avec la préface de Romain Rolland : Un Gorki Balkanique – Il l'achète à Saint-Malo, avec ses derniers quelques francs – Par mandat postal, il reçoit ses premiers droits d'auteur français.



– Septembre : retour à Paris – Peintre en bâtiment au Lycée «Saint-Louis» (10 heures par jour sur une échelle de 8 m et pour 32,50frs) – Santé précaire.  
– Octobre : La mort d'Oncle Anghel, en manuscrit – Son premier contrat avec «Rieder» (décembre).

1924 – Janvier-mars : photographe ambulant (travail 16 heures par jour) – Cosma en manuscrit – Fragments d'Oncle Anghel, dans «Europe» (15 février).  
– Mai : le volume Kyra Kyralina, en librairies, édité par «Rieder» collection «Prosateurs français contemporains». («Succès sans précédent») – Codine publié dans la «Revue Européenne» (1er mars). – Amitié et correspondance avec l'écrivain suédois Ernst Bendz.  
– 8 juillet : mariage avec Anna Munsch, à la mairie du VIIIème arrondissement (Témoin : le poète Pierre-Jean Jouve) – Domicile à Masevaux (9, Grande Rue, Alsace).  
– Amitié avec J. Rosenthal – Collaboration à la revue roumaine «Adevarul Literar si Artistic» (La Vérité littéraire et artistique). Le pêcheur d'éponges écrit en roumain – Kyra Kyralina traduite en roumain – Activité intense dans la presse roumaine démocrate – Réponses aux attaques de Nicolas Jorga, Alexandre Cazaban et de la réaction roumaine.  
– Octobre : Oncle Anghel, en librairies – Difficultés dans le ménage avec Anna Munsch – Il revient à Paris et Nice – Amitié avec Jean-Richard Bloch, Léon Bazalgette, Frans Masereel, Francis Jourdain, Frédéric Lefèvre, Jacques Robert-france et Josphe Kessel – Sotir en roumain (remanié), paru dans «La Vérité littéraire» (5-19 octobre).

1925 – Article Sur Anatole France, en «Clarté» (1er janvier) – Le «Prix sans nom», créé par Henry Poulaille – pour Oncle Anghel – Situation matérielle meilleure, Harmonie conjugale, il revient à Masevaux.  
– 25 mars : correspondance avec Georg Brandès (dernière lettre : le 3 septembre 1926) – Spilca, le moine, dans «Europe» (15 avril).  
– Création de la maison d'éditions roumaine «Renasterea» (la Renaissance) avec J. Rosenthal. Deux livres en roumain : Passé et avenir, pages autobiographiques et Oncle Anghel, traduit par l'auteur – Présentation des Haidoucs, en librairies.  
– 20 août : il revient dans son pays après 10 ans d'absence. Accompagné par Anna Munsch – Itinéraire : Bucarest, Hunedoara, Braila, Jassy – Pèlerinage à la tombe de sa mère, rencontre avec oncle Dimi, ses amis de jadis dans le mouvement ouvrier et les écrivains Mikhail Sadoveano, Demosthène Botez, docteur I. Mironesco, etc. – Surveillé et chicané par les agents de la Sigouranza (fameuse police secrète) – Attaques violentes dans la presse réactionnaire roumaine – Bruits d'agression à l'étranger et proteste de l'«Humanité» et La Ligue des Droits de l'Homme – Intervention de Romain Rolland auprès de Jacques Kayser ancien secrétaire de Herriot, au ministère, en faveur de Panait Istrati qui est «un grand écrivain français : comme tel, il nous appartient et nous avons tous le devoir de nous préoccuper de son sort (...) Si le gouvernement roumain considère Istrati, comme dangereux pour lui (...) qu'il l'expulse de ses frontières, et qu'il nous le rende ! Libre à lui de se dépouiller de la gloire de son plus grand artiste ! Nous l'adopterons». (Lettre datée du 3 octobre 1925).  
– Il quitte la Roumanie (Octobre) – Arrivé à Paris, il dénonce les atrocités qui se perpètrent en Roumanie («Paris-Soir» et «Le Quotidien») – Furibondes attaques de la réaction roumaine qui l'accuse de communisme – Participe au

meeting contre la terreur blanche en Balkans (Salle des Sociétés Savantes) – Nouvelles mésententes avec Anna Munsch.

1926 – Domniza de Snagov, écrite à Nice – Échange de lettre avec Vicente Blasco Ibanez (Préface à Kyra en espagnol) – L'évocation Les Trois Phases de Mon Romain Rolland, dans le volume «Liber amicorum Romain Rolland» – Le manuscrit de Kyra Kyralina, offert à Rolland – Membre dans le Comité pour la défense des victimes de la Terreur Blanche en Balkans – Préface au livre Au Pays du dernier Hohenzollern qui démasque les assassins du communiste Pavel Tkatchenko – Une nuit dans les marais publié dans «La Nouvelle Revue Française» (1er mars).

– Invité à Genève par Josué Jéhouda – Conférence sur le rôle des arts et des artistes (salle Athénée, le 22 avril) – Un nouvel amour : Marie-Louise Baud-Bovy (Bilili), la fille du directeur du Conservatoire de Genève – Séparation de Anna Munsch («Je suis dans la cave de Ionesco ... Je vis en ermite) – Codine et Domniza de Snagov, en librairies – Nerrantsoula écrite en trois mois (juin-août) – Retour à Genève avec Ionesco – Nouvelle rencontre avec Bilili («Marie Louise est presque une Anna, doublée de ce qui manque à Anna») – Courts séjours à Menton et Nice – Fin octobre : Hospitalisé au Sanatorium Montana-sur-Sierre : caverne pulmonaire reouverte – Rencontre avec le compositeur suisse Arthur Parchet – Meeting antifascite «L'Italie aux fers» (Manège du Panthéon) où il prend la parole aux côtés de Henri Torrès, André Breton, Marcel Fournier, etc ...

1927 – Début janvier : il quitte Montana-sur-Sierre – Bakar et Immortalité écrits à Menton, villa «Aux Sapins» – Nerrantsoula, en «Europe» (15 février-15 avril) – Débat au Club du Faubourg, sur le thème les étrangers à Paris où il participe aux discussions à côté de l'écrivain américain Conrad Bercovici, d'origine roumaine. – 18-25 juin : invité à Bruxelles au Congrès PEN-Club – Rencontre avec le socialiste Emile Vandervelde, au sujet des atrocités commises en Roumanie («Il m'a promis de faire tout pour les étranglés de mon pays. Mais il est ministre hélas !») – Finit le manuscrit de Mikhaïl (Les Houches, Haute-Savoie) – La mort de Georg Brandès (1842-1927) – Visite en Hollande, première rencontre avec l'écrivain A.M. de Jong (Le commencement d'une grande amitié) – Isaac, le tresseur de fil de fer, dans la «Revue Européenne» (1er juin) – La Famille Perlmutter (écrit en collaboration avec Josué Jéhouda), dans les librairies – Appartement loué à Meudon-Val-Fleury où il s'installe avec Bilili et commence à écrire les Chardons du Baragan.

– Octobre : préside et prend la parole au meeting contre l'exécution de Sacco et Vanzetti (salle Wagram) – Dégouté par la vie en Occident. («Au milieu de ce monde qui s'éteint dans les spasmes d'une vie anormale, les uns blasés, les autres abrutis par la peine, les artistes «créent» des œuvres sans souffle, sans joie sincère, pareille à la vie qui les entoure»). – Mikhaïl et Nerrantsoula, en librairies – L'interview de Frédéric Lefèvre : Une heure avec Panait Istrati, conteur roumain, écrivain français (Les Nouvelles Littéraires, 1er octobre) – Réponse à l'enquête de Fernand Divoire : Les Miracles de la Volonté (collection «Cahiers Contemporains») – Vice-Président de l'Association «Les Amis de l'URSS» en France – Invité par VOKS aux fêtes du dixième anniversaire de la Révolution d'Octobre.

– 15 octobre : il part à Moscou, avec Christian Rakowsky, ambassadeur de l'URSS à Paris – Autres invités français : Francis Jourdain, Léon Moussignac



et Paul-Vaillant Couturier – Notes de voyage : De Paris à Moscou (L'«Humanité», 1er novembre) – Assiste à la grande parade sur la Place Rouge – Première rencontre avec Nikos Kazantzaki, qui devient ami et compagnon de route à travers l'URSS – Amitié avec Victor Serge, connu à Leninegrad – Excursion officielle : Moscou-Ukraine-Georgie-Mer Noire, avec les autres invités (16 novembre-6 décembre) – Conférence de l'Association internationale des écrivains révolutionnaires et prolétariens (élu membre dans le Comité aux côtés de Henri Barbusse, Paul-Vaillant Couturier, J.R. Beecher, A. Lunatcharski, etc.) – Kyra Kyralina, film réalisé par les studios «Voufkou», Crimée. – Préface au livre V. Kolossov : Peuple écoute !, dénonciation de la terreur et des crimes de la réaction dans les Balkans – Bakâr dans «Les Cahiers du Sud» (1er novembre).  
– 25 décembre : départ de Odessa, pour la Grèce, avec Nikos Kazantzaki, sur le bateau «Tchitchérine» – Lettre collective adressée à Staline, le renseignant sur les buts de leur voyage. («Nous allons maintenant en Grèce, crier notre enthousiasme de ce que nous avons vu dans l'URSS. Nous reviendrons pour vivre ici, pour apprendre et lutter»).

1928 – Accueil enthousiaste à Athènes et attaques dans la presse gouvernementale hellénique – Visites à l'hôpital de tuberculeux «Sotiria» et à la prison «Singros» où il prend la parole en faveur des détenus communistes – Conférence au Théâtre «Alhambra», meeting dans la place de l'Université, grande manifestation anti-gouvernementale – Inculpé pour «discorde sociale et agitation communiste» aux côtés de D. Glinos et Nikos Kazantzaki – Sommé de quitter la Grèce – Il se retire à Kifissia et termine Les Chardons du Baragan – Mes Départs, en librairies.  
– 6 mars : retour en URSS, à Kiev, avec Bilili – N. Kazantzaki le rejoint un mois après (avril) – Voyage ensemble Mourmansk-Alexandrovsk-les îles Solovievski-Moscou – Malade se retire à Yalta – Intervention en faveur de Victor Serge.  
– 28 mai : rencontre avec Maxime Gorki, à la maison d'éditions «Gossizdat» (Article Visite à Gorki, dans «Les Nouvelles Littéraires», 16 juin) – Juin : Les Chardons du Baragan, en librairies («C'est magnifique. D'un bout à l'autre. Mais le début est surtout épique. Le plus plein, le plus parfait de tout ce que vous avez écrit. La maîtrise absolue ... J'ai dévoré vos chardons comme un âne. Il y a toute la sève et le feu de la terre, là-dedans». Romain Rolland, lettre du 21 juillet) – Le «Gigantesque Voyage», avec N. Kazantzaki et leurs femmes : Nijni Novgorod (rencontre avec Henri Barbusse, hospitalisé) – Kazan (il cherche en vain les traces de Mikhail) – Erivan-Saratov-Stalingrad-Astrakhan (rencontre avec Christian Rakowsky) – Tiflis-Bakou-Batoum-Soukoumi-Novi Afon-Kiev-Moscou.  
– 4 et 19 décembre : deux lettres adressées à Guerson, secrétaire du Guépéou, qui résumant sa position en face de l'URSS – Restées sans réponse.

1929 – Préparatifs de rentrée en France (11 janvier) – Retour à Paris (15 février) – Deux interviews dans la presse parisienne : Une heure avec Panait Istrati, Retour de Russie («Les Nouvelles Littéraires», 23 février) et Panait Istrati nous parle de l'URSS. Son opinion sur la littérature prolétarienne («Monde», 2 mars) – Voyage et rencontre avec A.M. de Jong, en Hollande (13-19 mars) – La mort de Léon Bazalgette (Article Pour nos amis qui meurent, dans «Europe», 15 juin) – Hospitalisé au Sanatorium «Curhaus Victoria», Montana-sur-Sierre – Envoie à Romain Rolland les lettres adressées à Guerson (en copies) – L'écrivain français répond entre autres : «Ces pages sont sacrées. Elles doivent être conservées dans les archives de la Révolution éternelle. Dans son livre d'or. Nous vous aimons encore plus et vous vénérons, de les avoir écrit. Mais ne les publiez pas !».

– Juin : dernier entretien avec Romain Rolland, au sujet de «Vers l'autre flamme» – Colmar : malade de sciatique. Les Chercheurs de Foi : Dans les Docks de Braïla, manuscrit inachevé – Retour à Paris (96, avenue des Ternes) où il finit «Vers l'autre flamme» – Lettre à Romain Rolland («Ami, j'ai cassé la vaisselle !»).

– Août : voyage en Roumanie, pour l'enquête du massacre des mineurs grévistes à Lupeni – Il publie les résultats de cette enquête dans 8 reportages, parus dans le quotidien «Lupta» (La Lutte) 24 septembre-2 octobre, accusant le gouvernement roumain d'avoir ordonné la repression sanglante – Rencontre avec l'oncle Dimi et divers amis à Bucarest et Braïla – Violentes attaques de la réaction roumaine qui l'accuse d'instigation communiste – Démarche auprès de Romain Rolland pour «une pétition» signée par des écrivains occidentaux, en faveur de M. Gh. Bujor, enterré dans la fameuse géôle de Doftana.

– Octobre : il rentre à Paris – L'affaire Roussakov, dans «La Nouvelle Revue Française» (1er octobre) – Réponse à l'enquête Zola et la Nouvelle Génération («Monde», 9 novembre) – Vers l'autre flamme, en librairies («Ce sera un terrible pétard dans toute l'Europe» Panaït Istrati).

### 1930

– Vienne, janvier : il écrit le récit Entre l'amitié et un bureau de tabac – Rencontre avec Andreas Latzko (Salsburg) – Voyage avec Bilili et A.M. de Jong en Egypte – Les autorités lui refuse le débarquement à Alexandrie – Refoulé en Italie, emprisonné à Trieste, intervention en sa faveur du Consul Français – Il passe en Suisse et rentre à Paris – Confiance, en «Europe» (15 février) – Pour avoir aimé la terre, dans «Les Nouvelles Littéraires» (20 février) – Préface pour Victor Serge, dans vol. V. Serge : Les Hommes dans la prison – Le pêcheur d'éponges, en librairies.

– 15 mars : «malentendu» avec Romain Rolland qui interrompt la correspondance – «Je ne me brouille pas. Je brise» – Décision d'abandonner l'Occident et de s'établir à Braïla – Les Haidoucs, en traduction roumaine – Commence à écrire Tsatsa Minnka au Muyds-sur-Nyon (avril-juillet) – Rupture avec Bilili qui se marie.

– Retour à Braïla (Article Pourquoi je me suis retiré à Braïla, dans le journal local «Ancheta») – Tentative de créer une ferme et une maison de culture populaire à Baldovinsti, qui devait porter le nom de sa mère – Chicané par les autorités locales, accusé de propagande communiste et déserteur de l'armée – Dérive – Correspondance et visite du poète suisse François Franzoni à Braïla – Première rencontre avec Margareta Izéscu. Espoir refaire sa vie. – Malade et difficultés matérielles. – Pour avoir aimé la terre, plaquette, en librairies.

### 1931

– Tsatsa Minnka, fragments en «Europe» (15 janvier-15 mai) – Fête par les écrivains de Jassy, dans le cadre d'un Festival littéraire. Manifestation fasciste contre le «communiste Istrati» et bagarre dans la rue – Procès de divorce avec Anna Munsch (l'annulation du mariage : sentence de divorce no 4/29 janvier) – Tsatsa Minnka, en librairies – Voyage à Paris et Menton avec Margareta Izéscu (juin-octobre) – Malade à Braïla avec les cavernes pulmonaires réouvertes – Exposition Lancelot à Paris, à la Galerie d'art contemporain : parmi les portraits, Henri Barbusse et Panaït Istrati – «Thé littéraire» au bénéfice des pauvres à Braïla – Collaborateur dans la presse braïloise – Termine la Maison Thüringer.

### 1932

– 3-17 février : tournée avec la conférence Les Arts et l'Humanité d'aujourd'hui, organisée par «Deutsche Kulturbund», à Vienne, Munich, Hambourg, Francfort, Heidelberg et Cologne – Rencontre avec A.M. de Jong qui visite la Roumanie – Mariage avec Margareta Izéscu (18 avril) – Les Arts et l'Humanité d'aujourd'hui en

«Europe» (15 juillet) – Malade, hospitalisé au Sanatorium Filaret de Bucarest Retiré avec sa femme au Monastère Neamtz, dans les Carpathes Moldaves (juin 1932-février 1933) pour soigner sa santé – Travaille à Bureau de Placement – Écrit Préface à Adrien Zograffi ou les aveux d'un écrivain de notre temps et le scénario pour le film Les Haidoucs. Épopée populaire moderne (à la sollicitation de l'artiste Andrée Ducret). Réponse à l'enquête Climat de la France, dans la revue «Bravo» (octobre) aux côtés de Aldous Huxley, André Thérive, Salvador de Madariaga, etc. – La Maison Thüringer, fragments dans «Revue de Paris» (15 octobre-1er décembre) – Mon bon Robertfrance, nécrologe en «Europe» (15 novembre) – La reprise de la correspondance avec Nikos Kazantzaki («Si tu es toujours fâché, pardonne. Et donne-moi un signe de vie») – Réponse spontanée de l'écrivain grec («Toi, Panaitaki, tu as encore quelque chose de plus : tu es une grande idée ! Naturellement, et heureusement, sans que tu le saches, ô grand ignorant ! Je suis sûr de toi, je n'ai pas peur».) – 22 décembre : lettre aux éditions Rieder «Trois livres sont prêts dans ma tête : Méditerranée (vol. 3), En dérive (vol. 4) et La Mère (vol. 5)».

1933 – S'installe à Bucarest (33, rue Popa Savu) – Récidive tuberculose, hospitalisé au Sanatorium Filaret (mars-juin) – L'Homme qui n'adhère à rien et Lettre à François Mauriac, dans «Les Nouvelles Littéraires» (8 et 22 avril) – Attaqué par les bandes fascistes antisémites dans une grande librairie bucarestoise où il signait des dédicaces à l'occasion de la «Semaine du livre» («J'ai été obligé de me défendre avec un revolver»), agression mentionnée par la grande presse européenne (27 mai) – Voyage à Paris, interview dans «Le Rempart» (juin) – Séjour en Hollande (chez A.M. de Jong), conférence à Amsterdam et radio Hilversum sur Victor Serge (Août) – Participation au meeting en faveur de Victor Serge (salle Wagram, 3 octobre) – Séjour à Paris où il passe l'hiver avec sa femme – Les articles Adhérer ou ne pas adhérer et Lettre à Romain Rolland dans «Les Nouvelles Littéraires» (29 juillet et 26 août) – Réponse à l'enquête de la revue «Le Rempart» : Dans votre œuvre, quel personnage préférez-vous ? (2 octobre) – La Maison Thüringer et le Bureau de Placement, dans les librairies.

1934 – Janvier-février : à Nice où il écrit Méditerranée, lever du soleil – Membre dans la «Société de Gens de Lettres» (19 février) – Réponse à l'enquête de la revue «Présence», de Lausanne-Genève, sur l'Europe d'Aujourd'hui (26 mars) – Écrit Notre mort laïque, en marge de l'article de Jean-Richard Bloch paru en «Europe». (Article publié postmortem) – Retour à Bucarest («Je suis venu ici en octobre allongé ; je pars, debout. C'est grâce, en grande partie, à la merveilleuse Côte d'Azur !») – L'article Le Pèlerin du cœur de Joseph Kessel, dans «Le Matin» (2 avril).

– Collaboration dans la presse roumaine : Les journaux «Curentul» (Le courant) et «Facla» (le Flambeau) – 10 août : son cinquantième anniversaire. Interview dans le quotidien «Rampa» – Kyra Kyralina en traduction roumaine par l'auteur – Il y a onze ans à Saint-Malo, dans «Marianne» Reprise de la correspondance avec Romain Rolland («A vous et à votre compagne je vous demande pardon pour tout le mal que je vous ai fait et vous prie de me pardonner. Je crois que je n'ai plus beaucoup de jours à vivre» lettre du 26 novembre) – Réponse amicale, chaleureuse de Romain Rolland («Merci de vos paroles de la fin. Effaçons tous les malentendus de ces dernières années. J'espère que votre vitalité inextinguible aura raison, une fois de plus, de la maladie» (lettre du 1er décembre) Demarche en faveur de l'antifasciste Igitto Nucitelli, auprès de Romain Rolland qui aler-

te le Secours Rouge International – Méditerranée, lever du soleil, en librairies  
 Collaboration aux revues roumaines «Tribuna», «Familia», «Viata romaneasca»  
 et «Reporter» (La Tribune, la Famille, la Vie Roumaine et Reporter) – Pages  
de carnet intime, paru dans le quotidien «Credinta» (La Foi), 24 décembre –  
 Collaboration à la revue «La Croisade du roumanisme» – Fait cadeau à Romain  
 Rolland, le manuscrit Méditerranée, coucher du soleil. Le premier et le dernier  
 manuscrit se trouve ainsi à l'écrivain français.

1935

– Virulentes attaques dans la presse de gauche de partout : accusé de conversion  
 au fascisme – Lette ouverte de Panaït Istrati à Francis Jourdain et Réponse de  
Francis Jourdain («Monde» 1er février) – L'article calomnieux de Henri Barbusse :  
Le Haïdouc de la Sigouranza («Monde», 22 février) – Riposte de Panaït Istrati  
 documentée, de non-adhésion («... la vérité est exactement à l'antipode de  
 ce que Barbusse affirme. C'est pourquoi je l'appellerai devant la justice française,  
 pour qu'il me rende compte de ses calomnies» – Lette à Romain Rolland, 21  
 mars) – Difficultés avec «Rieder» qui avait cessé le paiement de ses droits d'au-  
 teur, foulant aux pieds le contrat – Le Lac-Salé, dans la «Nouvelle Revue Fran-  
çaise» (1er février) – Difficultés avec les éditeurs roumains qui refusent de pu-  
 blier ses livres – Démarche à la «Fondation royale pour Arts et Littérature»  
 pour céder ses droits de traduction en Roumanie – Il gagne son pain comme  
 lecteur de manuscrits à une maison d'éditions populaires – Exposition avec les  
 œuvres des écrivains étrangers de langue française, à la librairie Stock.  
 – 21 mars, dernière lettre à Romain Rolland. Il tombe gravement malade – Le  
 Docteur Gillard de Nice est appelé à venir par télégramme.

– 16 avril, à 3 heures et demi du matin : il est mort le grand vagabond et écri-  
 vain Panaït Istrati («A Paris, à l'Opéra, sur un transparent, entre un baisser et  
lever du rideau, François Franzoni lit que le même jour Panaït Istrati est mort  
à Bucarest...») – Il est enterré au cimetière Bellu, de Bucarest, sans service  
 religieux, conformément à son désir testamentaire. Les dépouilles de sa mère  
 sont apportées de Braïla et enterrées dans la même tombe. Mère et fils se sont  
 retrouvés à l'éternité. – Oncle Dimi a pris part aux funérailles.

– Création de l'Association des Amis de Panaït Istrati, à Bucarest (17 mai) et  
 «Pro memoria» à Braïla (août) – Une plaque commémorative apposée sur le  
 mur de son dernier domicile 5, rue Paleologu (11 août) – A Paris, la parution du  
 livre Georges Orwell : La vache enragée, préfacé par Panaït Istrati («D'outre  
tombe, Panaït Istrati nous envoie son testament littéraire sous la forme d'une  
préface» André Billy) – La mort de Henri Barbusse (1875-1935) , En librairies,  
Hommage posthume : Méditerranée, coucher du soleil (chez Rieder) et  
Codine en langue roumaine traduit par l'auteur.

(A suivre.)



# PANAÏ ISTRATI

## LETTRE OUVERTE d'un ouvrier à Henri Barbusse

Nous avons lu, nous aussi, la déclaration que vous avez faite au Congrès de l'A. R. A. C., et reproduite d'après le *Progrès*, dans la *Feuille* du 9 septembre.

Vous avez affirmé là une vérité qui n'est pas absolument rigoureuse, mais qui n'en est pas moins triste et qu'il dépend de vous d'écarter. Vous dites :

*Notre idéal est d'abolir la guerre, d'instaurer un régime politique et social où le travail sera roi ; le travail sous toutes ses formes, car nous entendons réagir contre le préjugé absurde et injuste en vertu de quoi les travailleurs manuels manifestent de la méfiance, et même un certain dédain, pour les travailleurs intellectuels.*

Je ne pense pas que vous attachiez à cette affirmation un sens absolu et que vous recherchiez les causes de ce scepticisme de l'ouvrier. Il est vraiment triste de voir tant d'accusations injustes adressées au travailleur manuel, et de constater combien ce dernier est méconnu par ceux-là même qui prétendent servir sa cause.

Si votre affirmation, Monsieur, était absolument vraie, si, par un nouveau malheur, inconnu jusqu'à présent, on découvrirait que les couches du peuple qui portent en elles l'avenir sont insensibles, voire même hostiles à tout ce qui est travail de l'esprit, à tout ce qui est harmonie et beauté éternelle, alors il faudrait désespérer de cet avenir et aller vivre dans les forêts avec les ours.

Vous vous trompez. Je suis ouvrier, et si tout en nous n'est pas charme et vertu, c'est parce que ces qualités ne sont pas la règle non plus dans la bonne société. Et cela est également un peu la faute des travailleurs intellectuels. Un de nos poètes roumains a dit que : « La vertu est facile quand le nécessaire ne manque pas ». Pour élargir cette pensée, on peut ajouter que beaucoup de choses sont faciles à pratiquer quand on a le nécessaire. Les arts et les lettres se trouvent parmi ces choses, et vous savez que peu nombreux sont ceux qui ont pensé aux arts quand le pain leur manquait.

Qu'ont donc fait jusqu'à présent les travailleurs intellectuels pour soulager nos misères et nous donner le temps de penser aux choses de l'esprit ? Il nous ont méprisés. Ils se sont donnés beaucoup de peine pour se rendre incompréhensibles à nous. Ils ont cherché la protection et l'appui des gouverne-

ments et des classes aisées et le plus souvent, ils sont devenus un instrument d'oppression de plus. Ils ont fermé l'oreille aux cris de douleur venus d'en bas. Ils se sont enfermés dans leur cabinet solitaire de travail et de là, ils ont inondé le monde

de livres qui ne contenaient autre chose que des lamentations sur leur spleen, et leur nostalgie, et leurs souffrances imaginaires. Ils ont considéré avec un mépris souverain les tortures de ceux qui manquaient de pain malgré un travail d'esclave. Et quand ils daignaient descendre avec précaution parmi nous, ce n'était point pour prêter l'oreille à nos misères, souffrir avec nous, se révolter et crier leur révolte, mais simplement afin de rechercher de nouvelles sensations pour leur art.

Nous méprisons tout cela et nous appelons ce genre de travail de la fainéantise, de la fainéantise glorifiée. L'artiste qui peut digérer son bifsteack et ne sent pas la bouchée s'arrêter dans sa gorge, comme il arrivait à Tolstol, à la pensée que des millions d'hommes meurent de faim, celui-là n'est pas un artiste, mais un vulgaire marchand. Si je déteste quelque chose dans ma classe, ce n'est pas la méfiance et le dédain qu'elle professe pour ce genre de reptiles, mais exactement le peu d'énergie qu'elle met à les mépriser et à leur témoigner son dédain, la faculté qu'elle a de tout oublier, son optimisme béat, sa sottise credulité, son enthousiasme pour les faiseurs de phrases et son peu de discernement dans ses admirations pour les réformateurs et démocrates empressés, pour les artistes farceurs et les lettrés fourbes et spéculateurs.

Le malheur de la classe ouvrière, Monsieur, n'est pas d'être trop méfiante, mais de ne pas l'être autant qu'il le faudrait. Je ne désespère jamais autant de l'avenir que lorsque je vois ce troupeau qui patiente des heures devant le guichet d'un théâtre, ou s'étouffe dans les galeries au lieu de faire le vide, de siffler et de saboter les représentations ; jamais autant qu'au moment où ces masses se rassemblent pour entendre un orateur plus démagogue qu'un autre ; pour l'entendre et l'applaudir à tout rompre au lieu de lui jeter des pierres ; ou bien quand je vois le matin les ouvriers acheter et lire des journaux qui sont bons à brûler ; ou s'en allant voter pour un candidat converti de fraîche date à une doctrine de progrès.

Monsieur, ceux qui nous aiment sont ceux qui savent souffrir, souffrir non pas avec l'idée de faire triompher une cause juste, mais pour satisfaire une nécessité de leur âme, et ceux-là sont rares et ils finissent presque toujours par payer de leur vie la satisfaction de cette rare nécessité.

Le reste est tromperie, platitude et farce.

P. ISTRATI,

Ouvrier du bâtiment, de la rédaction de « L'Organisation socialiste roumaine *Lupla*. »

*La Feuille* (Genève)

16 septembre 1913

NOTE - C'est le 2<sup>e</sup> article d'Istrati, paru en langue française. Merci à notre fidèle amie Monique Jurtin pour communication de ce document. M.M.



PANAÏT ISTRATI



## INTRODUCTION à «Les ARTS et l'HUMANITÉ d'AUJOURD'HUI»

Au début de l'année 1932, le «Deutscher Kulturbund» propose à Panaït Istrati, une tournée de conférences dans les principales villes d'Autriche et d'Allemagne. Il accepte et écrit Les Arts et l'Humanité d'Aujourd'hui, courageuse plaidoierie pour le rôle de l'Art, «Soldat du Droit», porteur «de la lumière d'une vérité destinée à combattre l'égoïsme des hommes et à réaliser plus de justice sur la terre». En même temps, cette conférence est un violent réquisitoire de son époque où «les marchands de littérature héroïque» qui, «comme tous les marchands, s'enrichissent, s'enferment dans leurs villes, heureux de leur liberté, jaloux de leur magot, et approuvant tacitement la force des baïonnettes qui défend leur bonheur contre la «canaille».

Ce cri d'alarme contre l'aviilissement de l'Art résonne, après 1930, dans toutes les manifestations publiques de Panaït Istrati. Brisé dans sa foi, renié par la «Confrérie des géants de la Pensée universelle» destinée à «ne plus dire que le Vrai», tant dans son œuvre littéraire que dans ses articles de la presse française et roumaine.

Dans la «Préface» qui inaugure un nouveau cycle de son œuvre (La Vie d'Adrien Zograffi), il prévient franchement ses lecteurs : «J'ai appris à parler honnêtement à l'homme qui croit en moi ... J'ai appris ce que doit être un écrivain honnête ... L'art de mon Adrien, ce sera ma vérité, mon désir de justice. Le document, moi, ma parole».

A cette «Préface» s'ajoutent Confiance et Pour avoir aimé la terre, pages de franche confession et de lutte ardente contre les maux de son époque, parmi lesquels «le métier, bien lucratif, de l'artiste ou le moraliste qui vit du sang de la saine révolte des vaincus». La conférence Les Arts et l'Humanité d'Aujourd'hui continue son «J'accuse» contre l'abdication des arts et des artistes, devenus pour un bien-être matériel, des instruments dociles dans les mains des dictateurs. L'époque d'entre les deux guerres mondiales est disséquée par lui, posant les jalons du débat jusqu'au devenir de l'humanité.

La tournée de Panaït Istrati, avec Les Arts et l'Humanité d'Aujourd'hui a suivi ce trajet : Vienne (2 février), Munich (4 février), Berlin (10 février), Hambourg (12 février), Francfort (25 février), Heidelberg (16 février) et Cologne (17 février). Partout il est bien accueilli, même applaudi pour son courage d'artiste-citoyen. La presse se fait l'écho de cette tournée : on publie des articles sur sa biographie, sur son œuvre, son expérience sociale, et dans ses comptes-rendus sur la conférence proprement dite. La presse française salue, avec enthousiasme, reproduisant nombreux fragments de cette conférence, publiée intégralement par l'«Europe», du 15 juillet 1932 (Les Arts et l'Humanité d'Aujourd'hui, elle est reproduite également en allemand dans «Europäische Revue», no 5, Berlin mai 1932 et en hollandais dans «Het Volk», du 19 mars 1932).



«Paroles amères et justes», tel est le titre du compte-rendu, paru dans «La Liberté», du 9 août 1932. «Quelle belle conférence de Panaït Istrati, d'une réjouissante amertume reproduit la revue «Europe» : l'air déplacé, par ce soufflet donné à notre époque, rafraîchit le visage». L'article signale que la conférence de Panaït Istrati «nous rappelle celle que fit Georges Duhamel, en décembre dernier, à l'Université des Annales. L'auteur des «Scènes de la Vie Future» y montrait comment l'auteur se laisse ravalé, pour la publicité, au rang de l'épicier». Et le journal «L'Echo d'Oran», du 7 août 1932, retient ce message de l'écrivain Panaït Istrati : «L'art ne doit servir, en premier et en dernier lieu, qu'à alléger les souffrances de l'humanité. Il n'est pas un but, mais un moyen».

Panaït Istrati termine la tournée avec les Arts et l'Humanité d'Aujourd'hui, surtout déçu par la vague de bavardage enthousiaste qu'elle a provoqué. Dans une lettre à son ami, l'écrivain A.M. de Jong, écrite durant cette tournée, il se confesse avec amertume : «Je viendrai chez toi vers le 18 ou 19 (février), mais peut-être ferais-je mieux de m'en aller au diable à ma Braïla, que je supporte bien plus vaillamment que toutes ces conférences, et tout ce monde en smoking, qui m'accueille triomphalement et me félicite, quand il devrait me cracher au visage pour toutes les horreurs que je lui dis, sans ménagement, ainsi que tu pourras te convaincre en lisant ma conférence».

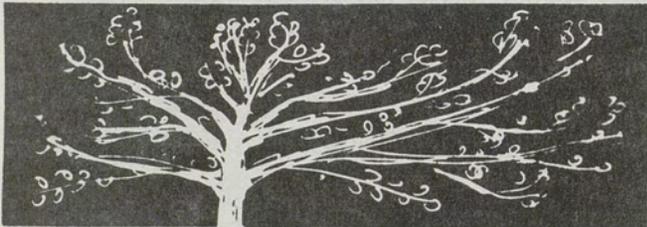
De nos jours les Arts et l'Humanité — écrite, il y a presque un demi-siècle — est inconnue des nouvelles générations. Pour la faire revivre dans la conscience de nos contemporains, nous reproduisons intégralement son texte qui, par ses jugements et conclusions, s'avère encore valable et nous appelle à réfléchir ...

Alexandre Talex

## CEUX QUI NOUS AIMENT

Ce sont ceux qui font l'effort pour faire connaître notre Association, son but, ses publications. Nous sommes heureux de rendre ici hommage à leur effort et nous recommandons à l'attention de nos amis ces journaux et revues qui n'ont pas hésité à nous faire connaître :

«l'esprit», «Le Monde», «Cahier de l'Ours», «Plein Chant», «La Tour de Feu», «Le Lerôt rêveur», «Le Vent du Chemin», «Catacombes», «L'Homme libre», «La Libre Pensée», «Le Canard Enchaîné», «L'Humanité», «Les Nouvelles Littéraires» ; puis **les revues roumaines** : «La Roumanie Littéraire», «L'Hyperion», «La Tribune», «La Torche» et «Les Cahiers roumains L'étude des littéraires.», La revue «Manuscriptum»



### SERVICE LIBRAIRIE



**MONIQUE JUTRIN-KLENER**

— Panaït Istrati, un chardon déraciné. 300 pages. 28 Frs franco.

**PIERRE MELET**

— Trente ans au service des bergers. 320 pages. 45 Frs franco.

— Le Galvaudeux (une vie de berger). 300 pages. 15 Frs franco.

— Antonaves, mille ans d'histoire. 25 Frs franco.

— Bergers, mes amours I. 50 Frs franco.

**S. SAFIR - LICHNEVSKI**

— Les Fantômes de Fontanarosa. 43 Frs franco.

— Histoire de ce temps-là. 160 pages. 30 Frs franco.



## Panait Istrati

### LES ARTS

### ET L'HUMANITÉ D'AUJOURD'HUI (1)

**J**E ne saurais expliquer pour quelle raison j'ai toujours conçu les beautés artistiques comme des divinités chargées d'améliorer l'homme, de civiliser le monde. Aussi l'idée de l'art pour l'art, ou l'art pour rien, n'est jamais entrée dans mon esprit. Je n'arrive pas à comprendre comment on peut goûter, admirer, exalter une beauté artistique, et rester en même temps un homme méchant, égoïste. Il me semble inconcevable qu'un être humain puisse cultiver le cœur, l'esprit, sans qu'il prenne immédiatement un vif intérêt à ce qui se passe autour de lui ; sans qu'il devienne sensible, — s'il ne l'est pas de naissance, — aux multiples misères et injustices qui ravagent l'humanité.

L'existence humaine est une nuit parsemée d'embûches, où, à tout moment, tantôt le corps, tantôt l'âme et souvent les deux ensemble paient cruellement la faveur d'avoir connu certains bienfaits de la Création. Et plus on est élevé sur l'échelle de la perfection morale, plus on est sensible à la souffrance qui sévit parmi les humains. On ne peut pas tout voir, tout comprendre, tout sentir, et demeurer indifférent aux malheurs dont souffre le monde.

C'est pourquoi je pense que, dans cette nuit de la vie, l'art est notre seule lumière et, peut-être, l'unique

espoir du perfectionnement universel. Tout autour de nous est égoïsme, bassesse, vanité. L'aisance, la fortune, n'améliorent pas la qualité ordinaire de l'homme. L'intelligence même et l'instruction, ne l'ennoblissent point, s'il est né égoïste. Elles ne lui accordent qu'un vernis qui ne trompe personne. Mais l'art, je l'ai toujours cru capable de changer au cours des siècles la face odieuse du monde que nous connaissons. C'est que, de toutes les valeurs sentimentales et spirituelles qui sont à la base de l'existence, l'art est la valeur qui renferme le plus d'amour, et le plus pur, le plus généreux. Il est le seul qui ne trompe jamais. Le cœur qu'il a visité une fois, il ne le quitte plus. Même le jour où il cesse d'être créateur, il ne continue pas moins d'améliorer la qualité du cœur qu'il habite. Et s'il lui arrive parfois de cohabiter avec la ladrerie ou l'infamie, c'est encore lui qui l'emporte car, le long des âges, il tue l'abominable et ne laisse survivre que la grandeur de son propre souvenir, dont l'influence est écrasante.

Cette influence de l'émotion qui nous vient du beau, existe dans notre sang et se transmet de génération en génération, en dépit des époques de matérialisme féroce, comme celle que nous traversons. Elle peut, également, éclore dans l'être humain le plus dépourvu d'ascendance émotive, et changer complètement le cours de sa vie, tant l'influence du beau s'exerce sur toute l'humanité, depuis le génie créateur jusqu'à l'ivrogne le plus nul.

Mon existence durant, il m'est arrivé plus d'une fois, dans mes pérégrinations, de mettre entre les mains des hommes vraiment « intouchables » tel grand livre de Balzac, de Tolstoï, ou de Dostoïevski, et de ne plus reconnaître ces hommes quand je les ai revus après plusieurs années. Ils étaient à l'antipode de ce qu'ils avaient été. On ne pouvait rien leur reprocher. Leur vie était exemplaire.

Certes, quand je parle de ces miracles de l'art, on ne doit pas oublier que je viens de l'Orient, où l'homme le plus contrefait garde toujours le sentiment de son pre-

mier contact avec la terre et ignore la sécheresse du cœur.

Je dois à cet art, imbu de mysticisme oriental, de n'être pas aujourd'hui un dépravé ou un bandit. Mais il faut avouer que, même dans notre meilleur Orient, la foi profonde dans les valeurs morales a désormais beaucoup diminué. Le matérialisme moderne, qui enrichit les uns et affame les autres, gagne toujours plus les esprits et les pousse vers un scepticisme très dangereux pour l'avenir de l'humanité.

Comme je suis moi-même durement frappé dans ma foi de jadis, je profite de l'occasion que vous m'offrez, pour exprimer ici cette croyance qui a toujours été le premier pilier de ma vie. Et s'il m'arrive de dire aussi des choses désagréables à bien des gens, on se souviendra que ma vie n'a pas été faite que de choses agréables.

Ainsi que je l'ai déjà raconté par ailleurs, cette vie a débuté, dès mon enfance, par me montrer son plus dur visage. A l'âge de douze ans, je gagnais mon pain comme garçon de taverne, travaillant dix-huit heures sur vingt-quatre et me faisant battre quotidiennement pour les moindres fautes. Avec l'adolescence, les coups ont cessé, mais ma pénible existence a continué pendant vingt-huit ans, jusqu'en 1924, quand je publiai *Kyra Kyralina* et touchais à ma quarantaine.

Néanmoins, de cette première époque de ma vie, je n'ai rien à reprocher au destin. Elle fut la plus heureuse. Car, dès que je sus lire l'art se révéla à mes yeux sous son aspect le plus conforme à mon tempérament et aux aspirations de l'humanité opprimée : il était épique et plaidait la cause de la justice. Il s'agit de nos haïdouks qui, loin d'être légendaires, sont ce que le peuple roumain a eu de plus authentique dans son douloureux passé. La légende, facile à reconnaître et à écarter, ne commence que là où, dans sa générosité, le conteur anonyme se plaît à n'attribuer, à ces vengeurs du peuple, que des exploits magnifiques, dont la juste cause sortait presque toujours victorieuse.

C'est donc à cette école de la beauté unie au besoin de justice que mon esprit s'est formé : noble école, qui fut la meilleure nourriture de ma génération. Nous étions de pauvres enfants loqueteux, malades, affamés, maltraités. Les hommes et le ciel nous refusaient tout bien-être matériel. L'avenir nous apparaissait sous des couleurs aussi sombres que le présent. Nous étions destinés à devenir des voleurs, des assassins. Certains le devinrent. Mais les meilleurs, les plus vaillants, résistèrent.

Comment ? Eh bien : grâce à la découverte de cet art miraculeux qui nous apprenait que tout n'est pas laid et injuste dans la vie. Quittant les haïdoucs pour le domaine de la littérature universelle, nous faisons la connaissance des grands maîtres des lettres classiques et modernes. Là, déchiffrant tel encyclopédiste ou tel auteur du XIX<sup>e</sup> siècle, nous trouvions la confirmation de la même beauté, plaidant la cause de la même justice, mais sur un plan bien supérieur. Et grelottant autour d'un samovar, pendant des nuits et au milieu de discussions poussées jusqu'à l'aube, nous combattions notre misère et notre tuberculose naissante, en nous promettant solennellement d'être des soldats dignes de nos généreux maîtres. Ainsi, sans nous douter le moins du monde de la solidité de nos conceptions concernant l'art, nous soudions la beauté à la justice de la façon la plus indissoluble.

Le Beau ne pouvait être que le soldat du Droit. Nous ne pouvions pas concevoir des arts et des artistes qui ne soient pas porteurs de la lumière d'une vérité destinée à combattre l'égoïsme des hommes et à réaliser toujours plus de justice sur la terre. A quoi servirait-elle, la beauté, si son éclat ne devait se refléter que dans les mares de l'ignominie humaine ? Quel cerveau pétrifié pourrait être sensible aux splendeurs des arts, quand, autour de lui, toute une humanité patauge dans sa propre vermine ?

La réponse à ces questions nous la donnaient les créateurs mêmes de l'art redresseur de torts, dont le

grand Tolstoï était le maître universellement aimé. Leur vie était conforme à leur parole sublime. Ils ne se considéraient pas seulement comme des artistes, mais aussi et surtout comme des combattants pour la justice, allant parfois jusqu'à attirer sur leur tête les foudres de l'oppression. C'est sur eux que nous avons les regards fixés. Ils étaient notre pain quotidien.

Par-dessus l'abîme de l'immense ignorance que les oppresseurs avaient creusé entre eux et nous, ils nous tendaient leurs nobles mains et nous disaient : « *Croyez en nous !* »

Et nous avons cru, avec tout l'amour de nos âmes assoiffées de justice et de beauté, avec toute la haine que nous avons de la laideur et de l'exploitation dont nous étions les prisonniers.

Avons-nous eu tort d'y croire ? En est-il un, parmi les doctes du suprême savoir, qui puisse nous dire que nous fûmes des sots et que les beautés artistiques ne sont qu'un commerce comme un autre ? Que l'art n'a pas de morale ? Que l'artiste n'est qu'un marchand de beauté ?

La réponse, à ce grave problème des obligations que contractent les arts et les artistes devant l'humanité, je la connais aujourd'hui. Mais, à cette époque-là, nous ne nous en doutions pas, mes camarades et moi. Les conditions économiques n'avaient pas encore exaspéré les rapports des hommes entre eux, au point que nous connaissons aujourd'hui, et n'avaient pas obligé les catégories sociales à prendre position et à se définir. Le mythe de l'art pour la justice et de l'artiste-citoyen était alors à son apogée. Le bon vieux socialisme de tout repos nous le recommandait.

Toute une génération de vrais idéalistes, se mit en marche. Et ce fut une odysée qui ne trouvera jamais son Homère. La voici, en deux mots :

A ce moment-là, dans notre proche Orient, il n'y avait rien de plus grand, de plus héroïque, et aussi de plus humain que de vouloir conformer sa vie au nouvel évangile de l'art généreux, tel que nous le voyons

culminer, chez un Tolstoï, dans *Résurrection*, chez un Ibsen, dans les *Revenants*, ou chez un Balzac, dans les *Illusions Perdues*. Il y avait, là, de vastes possibilités pour des réalisations immédiates. Et, justement, nous étions des hommes pressés, que le socialisme contemporain ne satisfaisait pas. Ce socialisme ne nous parlait que de salaires à augmenter, de temps de travail à abréger et d'une très problématique société idéale à réaliser, Dieu savait quand. Bon pour les foules, cet idéal-là. Nous, nous étions des élites. Et, tous, prêts à payer de notre personne. Quant aux modèles à copier, on n'avait que l'embarras du choix, depuis Rascolnikow le martyr ténébreux, jusqu'à Konovalow le gaillard philosophe, que Gorki venait précisément de mettre au monde.

Chacun y alla, selon son tempérament. Certes, la société bourgeoise n'en fut pas ébranlée. Rien d'extraordinaire n'éclata à la lumière du jour. Car, le trop héroïque, il ne se trouva personne pour l'entreprendre ; et la bouffonnerie passa inaperçue, comme de juste.

Mais il resta ce qui se trouvait entre le trop héroïque et la bouffonnerie, ces deux points extrêmes de l'idéalisme ; il resta, ferme, le vouloir de l'homme qui n'admettait pas de transiger avec son honnêteté, ses aspirations généreuses et son indépendance. C'est, de tous les hommes, le bon intellectuel qui ne devient presque jamais un homme public. C'est le consommateur anonyme des arts supérieurs, qui sait ce qu'il veut, qui ne plaisante pas avec ses convictions et qui sauve les arts et les artistes de l'abominable médiocrité.

Cet homme ne songe jamais à imiter quelque modèle, mais il sent le besoin irrésistible d'incarner ses propres aspirations. Il est à mille lieues de supposer que les aspirations de l'humanité ne sont que des drapeaux destinés à rassembler les foules sous les ordres d'un démagogue, qui les trompe toujours. Aussi devient-il, sans y penser, le plus inimaginable personnage de roman

idéaliste, un personnage que le romancier ne parvient presque jamais à identifier dans la vie quotidienne, pour cette simple raison qu'il est dépouillé de toute exagération inhérente à un personnage de roman. Ce dernier est une opération plus ou moins arbitraire. Lui, une réalité vivante. Ce qu'il a de particulier, il le cache et le vit dans son intimité profonde. Et sa simplicité, son naturel, sa banalité même, on pourrait dire, le font se confondre avec le quotidien. Les artistes savent cela et c'est pourquoi, dans leur désir de créer de la vie, ils ont inventé et appliqué à leurs créations le qualificatif *art vivant*, qui n'est qu'une phrase. L'art, même le plus réussi, demeure toujours conventionnel. Seule la vie peut ne pas l'être.

J'ai connu nombre de ces hommes nés pour l'adoration des arts. Je les ai rencontrés dans toutes les couches sociales, mais surtout parmi les déshérités des biens matériels, parmi ceux qui luttent âprement pour ne pas manquer de pain. Ils sont semblables aux grands religieux, que le monde ignore, avec cette différence que leur religion ne les nourrit pas. Ils étaient de gros hommes moustachus et barbus, quand j'étais encore adolescent. Et c'est seulement après les avoir connus et avoir beaucoup vécu avec eux, que j'ai compris ce que représentent ces hommes pour l'existence des arts.

De même que Dieu n'existerait pas, s'il n'y avait pas de croyants sur la terre, de même les arts ne pourraient pas exister sans l'adoration de ces religieux de la Beauté. Ils ne font pas le nombre et ne le feront jamais. Néanmoins, ce sont eux qui permettent aux arts d'exister. Voici pourquoi.

L'art est un Dieu, tout comme celui que les croyants prient. L'un et l'autre sont nés du cœur de l'homme. Pour qu'ils puissent exister réellement, l'un et l'autre exigent de l'homme un amour total, ou, pour parler net, ils ne sont que notre propre amour, notre immense besoin de Beauté, de Foi. En dépit de la vie matérielle, avec son confort, ses plaisirs qui semblent nous posséder, nous accaparer entièrement, la vie spirituelle n'est

↑

pas moins celle qui domine l'existence de ses innombrables visages. Depuis l'idolâtrie la plus stupide, jusqu'aux croyances les plus nobles, tout est esprit parmi les hommes. C'est le seul côté de la vie qui soit homogène, l'humanité approchant la lumière du génie de l'ignorance de l'imbécile. Intelligent ou bête, c'est le même amour. Et c'est lui seul qui plane au-dessus des siècles, après la chute des civilisations.

Voilà ce que nous savons de cette divinité qui habite le cœur de l'homme. Là-dessus, presque tout le monde est d'accord.

Mais ce n'est pas tout. Il s'agit de savoir quelles sont les conditions qui permettent à l'amour de s'épanouir, ou, mieux dit, qui permettent à tous les dieux de l'homme d'exister.

Il n'y en a qu'une : c'est la souffrance.

Dieu demande au croyant la preuve de son amour. Cette preuve n'est pas celle dont se contentent toutes les églises et qui consiste en une pratique de pure forme. Une telle pratique peut encore bâtir des églises, mais elle ne pourra plus les entretenir. Et à l'exemple de Dieu, les arts et les aspirations sociales exigent également de celui qui les cultive la preuve absolue de son dévouement. Dites-moi ce que vous sacrifiez à votre amour et je vous dirai si vous aimez ou non. A cette maxime, la plus belle réponse m'a été faite par la façon exemplaire dont une femme simple entendait aimer son chien.

C'était une ouvrière au caractère sauvage qui vivait seule et n'aimait que son chien, un superbe basset. Toute sa vie était en ce chien. Et cependant elle vivait les trois quarts du temps loin de lui, car, obligée de travailler à Paris, elle laissait l'animal vivre à la campagne, chez ses parents, où elle n'allait le voir que le dimanche. Pendant toute la semaine, elle pensait à lui et souffrait de son absence. Cette femme du peuple me disait, avec une noble colère et une admirable logique : « Les gens prétendent qu'ils adorent leurs chiens, mais ils les gardent toute la journée enfermés dans leur appartement,

↑  
où les pauvres bêtes meurent d'ennui. Peut-on appeler ça, amour ? Non, c'est de l'égoïsme atroce. Moi, j'aime ce que mon chien aime : il veut courir, vadrouiller. Je le lui permets. Et je n'ignore pas qu'un jour, une auto me le tuera, mais, même à ce prix, je ne veux pas le défendre de la mort en le privant de vivre. » — En effet, son chien a été tué un jour ; et la malheureuse a failli perdre la raison. Elle se consolait en se disant : « Il n'a pu mourir qu'une fois, mais il a vécu tous les jours comme il l'a voulu, tandis que si je l'avais gardé dans ma chambre, il n'aurait connu qu'une mort sans fin. »

Une semblable compréhension de l'amour, je l'ai rarement rencontrée dans ma vie. Mais du jour où j'ai découvert dans l'âme des autres la confirmation de ma propre manière de comprendre l'adoration, je me suis fait une loi de ne plus juger l'amour de mes semblables, ni le mien, que d'après la masse de souffrance que chacun apporte comme sacrifice.

Dès ce jour, qui est bien lointain, mon humanité devint assez restreinte et je sus clairement quel était mon destin, le chemin de ma vie. Je n'avais qu'à regarder le chemin parcouru par ceux qui me ressemblaient, pour voir mon avenir comme dans un miroir. Chez tous, la même loi régissait leur idéal : qu'ils fussent les amoureux de l'art, de Dieu ou simplement de la justice, du moment que leur amour était total et le seul à remplir leur existence, le même sort les attendait, tous : ils étaient repoussés de toutes les situations qui n'étaient confortables que parce qu'elles exigeaient une tolérance réciproque et souvent même de la bassesse, de l'ignominie. Ainsi j'ai connu le grand homme d'État, qu'on supprime de la vie politique ; le grand magistrat qui vieillit dans un rang inférieur ou auquel on arrache même sa magistrature ; le grand militaire qui se voit devancé par toutes les médiocrités ; le vrai prêtre qui est chassé de la maison de son Dieu : le médecin irréprochable qui est mis par ses confrères dans l'impossibilité d'exercer sa profession.

## S. SAFIR-LICHNEVSKY

Sarah n'est plus ... Que dire devant ce désastre ?

Notre travail pour Istrati va cruellement en souffrir. Elle était attentive à toutes les fautes d'impression, de français, fruit de notre inexpérience.

Pour Sarah Safir, écrire signifiait exprimer ce qui raisonne en elle. Dans un petit curriculum vitae, elle se confesse :

«J'ai toujours écrit. Je n'ai pas publié parce que je ne sais pas et je n'aime pas demander. Éprise de justice avant tout, contre toutes les oppressions, contre l'exploitation de l'homme par l'homme. Mon grand désir est d'être lue et comprise, et aimée.

«Libertaire en esprit, je ne suis pas théoricienne et je n'appartiens à aucun parti.

«Dans ma jeunesse, j'ai été membre des Jeunes Communistes et du Parti, puis très vite de l'Opposition. Bien sûr, résistante pendant l'Occupation, sans aucune fierté.

«Je suis depuis longtemps une isolée, pacifiste au point que j'ai pu pendant près d'un an ne pas ouvrir un journal, après la lecture dans «Le Monde», je crois, d'un article sur la guerre de Corée. C'était trop».

Etre lue et comprise, elle l'a été par ses nombreux lecteurs. Et aimée, également, par ses collègues, les écrivains français et par nous, ses chers amis, de toujours. Elle avait le culte de l'amitié, considéré comme le plus important sentiment humain. Elle a travaillé sous le signe de l'amitié.

Parce que l'amitié signifie par-dessus tout, compréhension et amour pour ceux qui souffrent, pour ceux qui solidarisent dans le bien, comme dans le mal, liés dans cette fraternité qui justifie notre existence et la pousse à devenir héroïque. Lutte, non seulement contre l'injustice sociale, mais également, et avec la même force, contre nous-mêmes, c'est-à-dire contre les instincts, contre les désirs d'avoir de plus en plus de bien matériels, contre l'égoïsme et contre la domination de l'argent, ce «grand pourrisseur d'âme».

Elle a été aimée par ses confrères, Armand Lanoux, Julian Gorkin et Henry Poulaille en sont témoins.

Elle a été aimée par nous, les quelques amis intimes auxquels Sarah avait fait plus d'une fois la preuve de son amour, la preuve de sa fidélité et de sacrifice pour l'ami dans le malheur.

Notre Association était devenue pour elle, l'essentiel de sa vie. Et Panait, le plus aimé par sa force d'âme, par son génie de conteur, par sa fidélité en amitié, par son courage de sacrifier quelque chose d'important en faveur de cette foi commune dans une humanité meilleure.

Sa mort prématurée nous a endeuillé.

Nous transmettons à sa famille, nos condoléances fraternelles. L'image, le souvenir de notre Sarah Safir vivra parmi nous, à jamais.

Gilles MERMOZ

# Joseph Kessel

*Joseph Kessel, le « Vieux Lion » comme on l'appelait, vient de disparaître. Et avec lui, probablement, la grande race des écrivains d'action du XX<sup>e</sup> siècle s'éteint...*

Un à un, depuis trois ans, les meilleurs de nos amis s'en vont. Après Jean Stanesco, Jean Guehenno, Georges Friedmann, Sarah Safir, voici qu'à son tour vient de disparaître notre président d'honneur Joseph Kessel.

Il fut de la première équipe, avec Édouard Raydon, en 1969 pour la création de l'Association dont il accepta la présidence d'honneur.

Son attachement à Istrati datait de 1924 et toujours ils se retrouvaient au hasard des voyages. Leur amitié fut profonde et durable. Aussi, lors de la réédition des œuvres choisies par Gallimard, c'est Kessel qui écrivit la préface. Cette préface est incluse dans le tome XXV des œuvres de Joseph Kessel : « Des Hommes ».

Kessel, très malade ces dernières années nous aidait de son prestige, de ses relations, et nous sommes nombreux à regretter cette fin prématurée.

Le plus bel hommage que nos « Cahiers » puissent lui rendre, c'est de mettre sous les yeux de nos jeunes amis, les motivations profondes de son amitié pour Istrati.

Marcel Mermoz.

Sa dernière lettre - - - - -

Et je saisis l'occasion pour vous dire  
combien chacun des Cahiers m'enthousiasme et  
m'enchante par sa qualité, sa diversité,  
sa richesse et sa texture toujours si  
réjouissante - Cette lecture fait du bien  
Grand bien  
Tout à vous

7.1 / 12.11

J'ai aimé ISTRATI...



J'ai aimé Istrati pour ses racines. Il était né à Brăila, port du Danube où se mêlaient toutes les taces des pays balkaniques et les va-nu-pièds du Proche-Orient. Ses parents vivaient en union libre. Sa mère était une jeune blanchisseuse roumaine. Son père Grec et contrebandier. Il fut tué par les gardes-côtes alors qu'Istrati n'avait pas atteint l'âge où l'on se souvient.

J'ai aimé Istrati pour les endroits qui l'ont vu grandir. Le hameau de Baldovinsti, avec ses paysans, pêcheurs, artisans rustiques tout imprégnés par les souvenirs de la domination ottomane et par les contes, légendes, chansons du grand fleuve et des grandes révoltes. Puis les ruelles les plus sordides, les plus dangereuses de Brăila où l'on était porté, roulé — surtout un enfant — dans une foule humaine qui brassait en ses courants la misère et les couleurs orientales, les cris du marchand ambulante et le tumulte des bazars, l'appel du large et le stupre des bas-fonds.

J'ai aimé Istrati pour ses premiers amis.

Ils n'étaient pas des enfants. Il évitait les jeux et les garçons de son âge.

Mais à Baldovinsti, comme il avait sept ans, Codine, forçat au grand cœur, le prit en affection, jusqu'au jour où il mourut des mains de sa mère, sorcière épouvantable qui, durant son sommeil, lui versa deux litres d'huile bouillante dans la bouche.

Un peu plus tard, à Brăila, il y eut le capitaine Mavromati. Ancien propriétaire et commandant de cargo, réduit par une longue suite de malheurs à l'état d'épave, il achevait ses jours au fond d'une taverne grecque. Istrati, engagé là comme serveur au sortir de l'école, découvrit dans le coin le plus obscur cette victime résignée des ivrognes, mauvais garçons et fiers-à-bras du quartier. Il s'attacha au souffre-douleur.

Bonté sauvage du bagnard.

Humble reconnaissance et récits du vieux navigateur.

Enfin apparut Mikhaïl.

Sur un banc, un homme lisait.

Ses vêtements étaient des guenilles sordides. Ses cheveux — une étoupe crasseuse. Le long de son col en lambeaux, avançait un pou énorme. Istrati passa près du banc. S'arrêta. A cause du livre. Il nourrissait depuis l'enfance la passion, la fureur de lire. N'importe quoi, n'importe où, n'importe comment. Pour la chose imprimée, il avait cette vénération poignante et merveilleuse des garçons avides d'apprendre et que leur condition oblige d'apaiser cette faim selon le caprice des circonstances en désordre, par fragments, au gré du hasard. Il se pencha par-dessus l'épaule de l'homme. Et découvrit, dans le même regard, que ses loques étaient pleines de vermine et que son livre était en français.

Le contraste entre un tel dénuement et la maîtrise d'une langue qui signifiait en Roumanie la plus haute culture... L'excellence, pour ce misérable, de son livre sur tous les biens de la terre... Ce monde clos, enchanté, à lui-même suffisant, qu'il portait... Istrati fut entraîné, appelé par un pouvoir où se



trouvaient réunies les forces les plus intenses de l'esprit, de l'instinct et du sort. Il sentit qu'il avait un besoin absolu de cet homme, et que cet homme avait de lui un absolu besoin. Ils s'étaient trouvés enfin.

Seule, la mort de Mikhaïl les sépara.

J'ai aimé Istrati dans Mikhaïl, et Mikhaïl dans Istrati.

Mikhaïl était porteur d'un grand secret: la première partie de son existence. Il appartenait à une famille russe, noble et riche. Ses manières, sa culture en témoignaient sous les haillons. Mais, de ce passé, il ne livra jamais une parcelle à Istrati, qui fut son compagnon, son double, pendant des années. On eût dit qu'il était venu au monde une deuxième fois – et la seule véritable – quand il avait commencé d'errer sans fin et sans but sur les rives de la Méditerranée orientale. Il ne se plaisait que dans la société des misérables, et se voulait parmi eux au niveau le plus pauvre. Pour respirer et méditer sans remords, il lui fallait cela. Au hasard. De port en port. De taudis en bouge.

Istrati entra dans la ronde folle et magique.

N'aurais-je pas eu d'autres raisons d'aimer Istrati que de le suivre en pensée dans cette saison de jeunesse eût suffi pleinement. Il a voyagé, erré, cheminé, traîné, dormi sous le soleil et les étoiles, sur les routes et à fond de cale, la faim au ventre mais le rire aux yeux, parce que son besoin de découvertes, d'imprévu, d'aventures, d'échanges nouveaux était plus pressant, plus puissant que celui du pain. Et cette exigence-là était comblée.

Égypte. Grèce. Liban. Naples.

Pour sa seule fortune : l'occasion. Pour seule boussole : la chance et la tendresse humaine.

Que d'embarquements clandestins ! Que de sommeils au clair de lune. Que de métiers : employé d'hôtel, guide, peintre en bâtiment, portefaix, gardien de nuit, cantonnier, marchand de café ambulant. Tantôt sous son nom, tantôt sous un autre, avec un faux passeport. Et que d'amis de rencontre, protecteurs, nourriciers. Des émigrés roumains, grecs, juifs. Petites gens aux maigres boutiques, aux échoppes très humbles. Gîte, couvert, et – tant qu'il leur en restait – monnaie de poche étaient à la disposition du passant qui avait tant de joie et de rêve à donner. Et d'autres lui furent tout aussi secourables, qui ne tenaient point commerce avoué : rat d'hôtel, proxénète, contrebandier, écumeur de bateaux.

Bucarest... Le Pirée... Alexandrie... Beyrouth... Le Vésuve... Le mont Athos... Cycles merveilleux par le refus de songer au lendemain, par l'abandonner à la destinée, par la nonchalance et l'ardeur, par les cadeaux prodigieux de la vie. Moisson unique de vagabond affamé, inspiré, enivré qui allait, au début du siècle, à travers villes, ports, souks, bazars, chants grecs, mélodies arabes et surtout à travers le cœur des hommes. Chez les plus pauvres et les plus déçus, il découvrait, de l'amitié, les épis d'or.

*Kessel*

## «LA MAISON THÜRINGER» par GOLFETTO Christian

La Maison Thüringer est publié en 1933 chez Rieder. Il s'agit du premier récit de la vie d'Adrien Zograffi précédé d'une préface qui constitue les «*aveux d'un écrivain de notre temps*». Un cri rauque émerge des ces aveux : «*vive l'homme qui n'adhère à rien !*» Cri jailli d'un cœur bardé de cicatrices, séquelles d'une existence passionnée et tumultueuse, désespoir d'un homme rongé par la maladie et la solitude. Cependant, du vieux monastère de Neamtz, perdu dans les Karpates Moldaves, où Istrati s'est réfugié pour soigner sa tuberculose, une certitude habite désormais l'écrivain qui se «*cabre contre son destin*» :

*«Il ne faut pas me dire que les hommes ne veulent pas être instruits. Si ! ils veulent l'être, mais par l'exemple.»*

Par l'exemple et entraînés par la nécessité. Nous voici au cœur de la Maison Thüringer dont Istrati écrivait dans une lettre à Romain Rolland daté du 29.12.1934 :

*«... Dans cette nouvelle série(1) de la vie d'Adrien Zograffi, je fais de l'autobiographie dans une proportion de 90 %.»*

### ● Braïla et la vie du peuple

En ce début du XXe siècle, Braïla, premier port exportateur de Roumanie est dominé par deux puissantes familles : les frères Thüringer et Garnavalli, armateurs et marchands de céréales. Les trois quarts de la population sont constitués par les familles des six mille travailleurs du port : essentiellement débardeurs et voituriers appelés «*ghiotchars, à cause de leurs voitures à un cheval dite ghitoch*». En cette fin de Juillet 1909, Braïla connaissait la fièvre d'une récolte des plus abondantes et le port, «*âme de toutes les affaires locales*», «*bourdonnait comme une immense ruche*». Cette fièvre saisonnière, Istrati, alias Adrien, la connaissait bien, lui qui fut aussi débardeur. Ainsi, l'ouvrier a-t-il la vie «*cruelle de la cigale*» : un travail intense pendant quelques mois puis une longue période d'inactivité accompagnée du «*dénuement complet, du froid, de la faim et de la maladie qui ravageaient le foyer*». Mais dans ce peuple roumain qui ne pouvait même pas «*réver d'espoir*», c'est la femme qui supportait l'existence la plus dure. Adrien raconte :

*«L'enfer le plus intolérable commençait le soir avec la saoulerie qui devait durer tard dans la nuit. Rares étaient les époux qu'on voyait, le soir, rentrer sagement à la maison. La plupart allaient tout droit au bistrot où ils se gavaient de grillades et de boisson ... cependant que leurs compagnes sommeillaient, entretenant un petit feu sous la marmite qui contenait le repas du soir. Souvent, il leur était défendu de manger seules. Femmes et enfants devaient attendre l'homme. Les malheureuses ne vivaient que dans l'attente des coups : l'homme était le bourreau de sa femme et quand il arrivait, la terreur qui s'emparait des pauvres créatures était pire que si le diable en personne su fût montré au milieu de la chambre.»*

### ● La violence répond à la violence...

Mais ce même bourreau pouvait, durant son état d'ivresse, être tout aussi bien, assassin que victime. Les débardeurs jouaient en effet de leur redoutable couteau, outil de travail le jour, instrument de mort la nuit, pour tuer «*par excès de béatitude*» lorsque l'eau de vie aidant, ils entreprenaient de noyer leur désespoir ... Désespoir nourri par l'exploitation odieuse dont ils étaient les victimes. A la violence que subissaient les femmes des ouvriers, répondait en écho, la violence qu'exerçaient les Vatafs sur les débardeurs. Écoutons Adrien :

*«Les vatafs, puissante corporation de chefs qui organisaient les équipes de débardeurs et de voituriers du port, étaient tous sortis de la classe ouvrière (...) Illétrés, ils disposaient de fortunes considérables obtenues en écumant grassement les salaires quotidiens qu'ils obtenaient des exportateurs pour le paiement des travailleurs. En outre, ceux-ci devaient satisfaire aux conditions suivantes :*

- 1 - *Accepter du vataf, sans jamais protester, le salaire qu'on voulait bien lui payer ;*
- 2 - *Être le client régulier du bistrot et de l'épicerie du vataf et fermer les yeux sur certaines erreurs d'additions ;*
- 3 - *Exécuter toutes les corvées exigées par le vataf ;*
- 4 - *Suivre celui-ci aux urnes et voter selon ses indications ;*
- 5 - *Supporter, parfois, d'être battu.*

*Ainsi, les vatafs étaient-ils parvenus à isoler complètement la masse ouvrière de ses patrons légitimes, les exportateurs, tandis que tous les politiciens du département, les grands électeurs du pays, dépendaient de leur pouvoir puisque les vatafs étaient leurs agents électoraux.»*

### ● Adrien adhère...

Un système qui produit de telles injustices et secrète tant de violences que l'homme est réduit à l'avitaillement est condamné. Cette certitude germe dans l'esprit d'Adrien qui accepta l'idée «*qu'il fallait saper la base de ce régime ignoble qui, favorisant trop les uns, faisait des autres les esclaves du vice, de l'ignorance, du travail abrutissant et même du manque de travail.*» Du coup, la destinée du jeune domestique de la maison Thüringer est toute tracée : c'est celle «*de tous les déshérités, et ma place est à leurs côtés. Que cela me plaise ou non.*»

C'est dans ce climat de vive tension sociale qu'un syndicat s'était créé dans Braïla : La nouvelle Maison des Travailleurs se trouvait dans le «*terrible quartier de la Comorofca (...)* où pas un policier n'osait s'aventurer». Le grand «*cheval de bataille*» des socialistes «*était de s'attaquer au vataf : cette sangsue monstrueuse du travail du port*», tâche que personne n'avait encore osé entreprendre.

### ● Naissance d'une solidarité.

l'annonce de l'arrivée de trois éleveurs flottants va précipiter les événements :

*«Du jour au lendemain, des milliers d'hommes comprirent que leur sort et celui de leurs enfants dépendaient, devant la menace des éleveurs de la promptitude qu'ils mettraient à rompre, ne fût-ce que momentanément, avec un passé de débauche, de violences et de rivalités nuisibles, causes de tous leurs*

malheurs (...) *La criminalité dans la ville connut un brusque tiechissement*».

Pour ces milliers d'ouvriers menacés dans leur emploi, la vie retrouvait soudain un sens : le combat collectif pour préserver son gagne pain.

*«Devant le spectre de la machine ennemie qui allait le remplacer et contre laquelle nulle force humaine ne pouvait lutter, le débardeur fut saisi d'une mystique de solidarité».*

Encore fallait-il ne pas se tromper d'ennemi ni de combat : l'ennemi ce n'était pas la machine mais le capitalisme dont la seule loi est celle du profit. Pour conduire ce combat là un seul moyen : l'organisation syndicale et la solidarité de classe. Écoutons le cordonnier Avramaki, vieux militant expérimenté, expliquer aux ouvriers le sens de leur combat :

*«Noyer les élévateurs dans le Danube ce n'est pas une solution, d'abord parce que l'armée servile du capitalisme est là pour vous tirer dessus, et puis, pour un élévateur détruit, dix autres sont mis en chantier (...) L'élévateur, élément du progrès de la technique moderne, sera un jour au service de la collectivité communiste lorsque nous aurons supprimé le capitalisme qui rend aujourd'hui funeste aux travailleurs toute conquête technique.*

*Pour l'instant je vous dirai seulement que la seule lutte efficace contre le machinisme qui jette sur le pavé des milliers de bras est l'organisation syndicale et la solidarité internationale (...) Exigez la diminution des heures de travail et l'augmentation des salaires. Au besoin, pour obtenir ces améliorations, ayez recours à la grève. Mais, la grève, cette arme à deux tranchants, c'est encore le syndicat qui la manie le mieux.»*

Ces propos furent entendus : *«l'enthousiasme fut indescriptible»*. C'est qu'en effet *«... Les hommes veulent être instruits ... mais par l'exemple»*.

Or Avramaki, Gorgi, le charpentier de Ploesti et Cristin, le matelassier de Bucarest étaient ces exemples : hommes du peuple ils parlent son langage et savent transmettre leur expérience des luttes. Ainsi, grâce au syndicalisme qui cristallisa la conscience de classe des ouvriers braïlois on assistait à une profonde modification du comportement individuel et collectif des hommes.

*«On exigeait du débardeur des vertus dont il s'était toujours moqué (...) Ne plus boire déraisonnablement, ne plus chercher chicane à son compagnon et aux siens, renoncer à toute la mascarade d'une vie ignominieuse, c'était là la première condition du succès qu'il pouvait attendre d'un combat qui s'annonçait terriblement dur.»*

Au plan professionnel, le débardeur exploité, comprenait maintenant que *«de ses droits civiques, de ses devoirs sociaux, qu'il avait systématiquement méprisés et dont ses maîtres, exploitant son ignorance, tiraient de gros profits il devait faire, à l'avenir, ses armes de guerre sociale.»*

#### • Du syndicat de la victoire...

Des milliers de travailleurs adhèrent dans l'enthousiasme au premier syndicat des travailleurs du port de Braïla dont Adrien accepta d'être le secrétaire tout en exerçant ses talents de journaliste en dénonçant *«les sangsues du port que sont les vatafs et la dure existence des esclaves du sac»* que sont les débardeurs. Devant ce vaste mouvement populaire la solidarité s'étendit à la population de Braïla :

*«Une mentalité nouvelle, en rapport avec ce vigoureux mouvement populaire, se créa dans la ville. On ne pouvait pas contester aux travailleurs du port, le droit de se défendre contre une innovation technique qui menaçait leur existence. Ces six mille travailleurs, avec leurs familles et leur nombreuse parenté en ville et à la campagne (...) faisaient vivre la plus grosse partie du commerce de la cité. Tout ce monde du commerce populaire prit le parti de l'homme qui portait le sac au dos, non seulement par intérêt, mais aussi par sympathie...»*

" Aussi un premier succès était enregistré :

"Devant cette tournure de l'opinion, nettement favorable aux syndicalistes, armateurs et autorités reculèrent. Les machines, prêtes à fonctionner, durent rester encore dans les chantiers de Galatz."

A ce soutien populaire local se joignit la solidarité de l'Internationale du travail d'Amsterdam. C'est Adrien qui se chargea de l'impression des affiches qui recouvrirent les murs de Braïla et provoquèrent une immense manifestation jamais vue dans la cité portuaire. Lisons le texte de la dépêche d'Amsterdam imprimé au bas des affiches :

"Au nom des ouvriers débardeurs du monde entier l'Internationale du travail envoie son salut fraternel aux camarades débardeurs de Braïla, en lutte avec le monstre capitaliste, et les assure de tout son concours moral et matériel. Elle a pris ses dispositions pour que tout navire chargé pendant la grève soit boycotté à son arrivée à destination. Vive les débardeurs de Braïla. Vive le socialisme!"

Une première aide de trente mille francs accompagnait la dépêche.

A l'issue d'une grève de trois semaines, les armateurs, "passant par dessus la tête des autorités qui s'étaient arrogé le droit de mener les pourparlers" acceptèrent de négocier et "demandèrent à l'organisation syndicale de prendre en main la formation et la direction des équipes de travail. C'était l'écartement pur et simple d'une partie des vatafs..." "Et le lendemain le port reprenait sa fébrile activité, au chant de l'Internationale."

Par delà la victoire sur l'adversaire de classe, la lutte des ouvriers du port de Braïla dont les échos franchirent les frontières nationales se traduit également par la victoire du jeune mouvement ouvrier à travers son syndicat des travailleurs. L'organisation ouvrière, en rassemblant la grande masse des débardeurs a éveillé chez eux la conscience de la nécessaire solidarité face à l'ennemi et a réussi à modifier le comportement collectif de ces hommes qui ont compris qu'il fallait dépasser l'animalité instinctive pour retrouver le chemin de la dignité humaine : arme nouvelle du militant syndical dans son combat pour la justice et le socialisme.

### ... LE CHEMIN DE LA SOLITUDE...

Quel regard et quelle part a pris Adrien dans ce combat et comment Panait Istrati s'est-il situé par rapport à la lutte de "ses frères de classe ?"

Malgré tout l'attachement qui liait Adrien à la famille Thuringer, fort généreuse à son égard, et l'admiration qu'il vouait à la belle Anna, femme de Max Thüringer, source de "joie céleste" procurant "ce bonheur céleste" dont le jeune homme était avide, Adrien s'engagea d'emblée auprès des ouvriers et prit une part active à leur mouvement en acceptant même de devenir secrétaire du jeune syndicat des travailleurs. Cependant, cet engagement pour total qu'il fût n'allait pas sans interrogations et sans divergences. Sans cesse son cœur pur et son esprit idéaliste lui rappelaient, que les moyens que l'action exigeait, ne devaient à aucun moment lui faire oublier les mobiles qui animaient son engagement : rendre l'homme meilleur pour qu'il fût différent de ce qu'il était aujourd'hui!

C'est encore le vieux militant Avramaki qui devait lui rappeler ces vérités :

"...On n'a pas le temps de chercher midi à quatorze heures. Sympathies, antipathies, ce sont des sentiments qui n'ont rien à faire dans une organisation révolutionnaire. Là, on est un soldat, pas autre chose. Ce que tu veux, toi, c'est l'idéal, et l'idéal est l'ennemi de l'homme."

Et de prévenir sous forme de sentence :

"...L'homme de cœur ne doit pas se mêler des affaires de l'homme d'action."

Car Adrien, révolté par la laideur de ce monde et l'ignorance du peuple qui le rabaisait parfois à l'état d'une bête, confondait les causes avec les conséquences, ce qui le conduisait à des jugements colorés d'injustice, expression d'un manque de maturité politique. Écoutons Adrien :

"...La classe ouvrière ignorait le premier mot de la direction des grandes entreprises sociales. Elle n'était qu'un troupeau de moutons, auxquels il fallait tout montrer et taper sur les museaux. Comment mettre le gouvernail du monde entre les mains d'une classe aussi dépourvue de compétences et d'esprit d'initiative ? Et pourquoi, au lieu d'ameuter les miséreux et de se contenter de leur apprendre des chansons révolutionnaires, ne leur enseignait-on plutôt la technique des affaires ? (...) Il fallait s'assimiler toute la science des bourgeois, et ensuite (1) parler de la substitution de l'ordre socialiste à l'ordre capitaliste."

N'est-ce pas Adrien qui met "la charrue avant les boeufs" en avançant ce schéma utopique de la transformation de la société capitaliste ? La classe ouvrière ne doit-elle pas se fixer comme objectif premier l'appropriation collective des moyens de production et d'échanges pour supprimer l'exploitation capitaliste et parvenir ainsi, par des rapports sociaux radicalement nouveaux, à l'accession de tous au savoir, à la culture et à l'établissement d'une morale socialiste où l'homme ne serait plus un moyen mais la seule fin de la société nouvelle ?

Nous trouvons également chez Adrien la croyance d'une "solidarité universelle" qui se substituerait à la "solidarité de classe" pour "combattre efficacement ce fléau social" que constituent "le dénuement et la misère". A ce niveau, apparaît alors la véritable crainte du jeune homme qui deviendra certitude à la mort de l'écrivain :

"Car une classe victorieuse créera toujours des injustices et jettera <sup>dans</sup> la détresse d'autres couches sociales, et ce n'est pas là le suprême but moral de l'humanité."

#### RETOUR A LA PREFACE...

Mais déjà, Adrien ne pouvait supporter les insinuations malveillantes et injustifiées de certains camarades de combat qui l'avaient fait passer pour "un camarade incertain, prêt à tous les compromis avec la bourgeoisie, pour laquelle il avait de la sympathie."

Aussi eut-il la conviction "que sa place, une place totale comme il l'entendait, n'était pas parmi ces "frères de classe".

De même estimait-il "...que la vie était trop complexe pour qu'on pût l'enfermer dans des cases dogmatiques". Alors, le constat d'évidence est livré au lecteur qui déjà le pressentait :

"Il sera un homme seul, cela va de soi. Aucun troupeau humain ne l'admettra, ni le soutiendra. Mais, en échange, son âme sera ouverte à toute la vie. Il aimera tel homme et détestera tel autre. Aucune doctrine ne lui imposera une action injuste. Il périra plutôt."

Adrien rejoint le cri du "père" :

"Vive l'homme qui n'adhère à rien!"

Valence, Mars 78  
Christian GOLFETTO

#### ● UNE MÉDAILLE PANAIT ISTRATI

Pour préparer le centenaire de la naissance d'Istrati (1984), nous avons songé à la frappe d'une médaille du centenaire.

A notre grande surprise, nous avons appris que les Services de la Monnaie de Paris, dans la série des « Grands Écrivains » avait frappé en 1952, une médaille due au peintre-graveur Anastase. Nous présentons aux amis, cette médaille représentant l'écrivain l'année de sa mort (1935). Elle est en vente à « l'Hôtel des Monnaies » (modèle bronze 72 F).

## NEUF JOURS APRES SA MORT LA REACTION S'ACHARNE SUR ISTRATI

LA VIE POLITIQUE

CE N'EST PAS POSSIBLE ! ...

*Un journal se considère autorisé à annoncer que la mairie de la Capitale aurait l'intention de donner à une rue le nom de Panaït Istrati.*

*Si la nouvelle est vraie, nous communiquons à ceux qui auraient l'intention de proposer cette idée, les informations qui suivent, dont l'exposition de motifs ne pourrait pas faire abstraction.*

*Les communistes de France ont répandu, pendant la période du ministère Averescu, une brochure portant le titre : «Au pays du dernier des Hohenzollern», éditée par le «Comité pour la défense des victimes de la terreur blanche dans les Balkans». L'auteur se donnait comme nom Valea-Plîngerei. L'ouvrage était précédé d'une «Introduction» de Panaït Istrati.*

*On formulait l'accusation que le gouvernement roumain aurait assassiné un certain Pavel Kacenko (Tcacenko, n. tr.).*

*Pour l'auteur de cette introduction, Ion I.C. Bratianu était «le bourreau».*

*C'est ainsi qu'était caractérisée la situation politique : «Les gouvernements des Liapceff succèdent à ceux des Tancoff, à ceux des Averescu, aux pachaliks des Bratianu ... La civilisa-*

*tion finance les mêmes bourreaux ... La Société des Nations est sourde et aveugle ... » «Averescu, le général fasciste, a poussé à l'assassinat de Pavel Kacenko».*

*Panaït Istrati terminait par les lignes suivantes :*

*«Je suis communiste, bolchevik, anarchiste, je suis tout ce que vous voulez. Voilà mes deux mains : ligotez-moi ! et fusillez-moi sans jugement, de la manière dont on procède chaque semaine dans ma patrie, votre alliée, la Roumanie des étrangleurs».*

*La mairie de la Capitale a pris la bonne initiative d'inscrire sur les plaques indiquant les noms des rues, la description sommaire, en quelques mots, les patriotes glorifiés de cette manière.*

*Dans l'hypothèse incroyable que se réaliserait l'intention attribuée à la municipalité, la meilleure synthèse indiquée pour les plaques de la rue qui devrait les supporter, serait les lignes que nous avons reproduites de «l'Introduction» du défunt.*

Traduit du roumain par Paul Teodorescu.

Universul (l'Univers), Bucarest, le 25 avril 1935. Ce quotidien était la plus grande et la plus agressive publication officielle de la réaction roumaine d'entre les deux guerres mondiales.



Grâce à notre ami Christian Bourgois (Directeur des Éditions 10/18), le Préfet de Paris a signé l'arrêté, autorisant notre Association d'apposer une plaque sur la façade de l'immeuble 24, rue du Colisée à Paris (8ème).

La plaque sera offerte par «l'Union des Écrivains Roumains» par l'intermédiaire de l'Ambassadeur de la République Socialiste de Roumanie en France.

L'inauguration en sera faite à l'ouverture du 2ème Colloque International Panait Istrati qui se tiendra à Paris en 1980.

Le libellé de cette plaque sera :

«Entre 1922 et 1930, dans cette maison, l'écrivain roumain, d'expression française,

PANAÏ ISTRATI

a écrit ses œuvres majeures de réputation mondiale : *Kyra Kyralina*, *Codine*, *Oncle Anghel*, *Les Haïdouks*, *Mikhaïl*, *Nerantsoula* ...»

Nous remercions la Directrice des «Assurances Générales de France», propriétaire de l'immeuble, d'avoir bien volontiers donné son accord nécessaire pour la réalisation de cette plaque du souvenir.

Nous remercions également Monsieur Oancéa, Attaché Culturel de l'Ambassade de Roumanie et notre ami Roger Le Guay pour le soutien qu'ils nous ont apporté.

Notre modeste tirage de «*Confessions pour Vaincus*» est épuisé. Mais que nos amis qui n'ont pas commandé à temps se rassurent. Nous avons passé contrat avec les Éditions de Poche 10/18 pour la réédition de ce texte capital de Panait Istrati. L'ouvrage paraîtra au début de l'année 1980.

#### • NOS AMIS DISPARUS

L'auteur du beau livre «*Une soupe aux herbes sauvages*», Émilie Carles vient de décéder à l'Hôpital de Briançon. Dans sa jeunesse, elle fut une lectrice fervente de P. Istrati. En 1975, elle nous écrivit toute l'admiration qu'elle conservait à notre écrivain et, bien sûr, adhéra à notre association.

«Pour nous réconcilier nous avions nos lectures. Je l'ai déjà dit, Jean était un lecteur impénitent... Le *Nouvel-Âge Littéraire* nous tenait au courant des dernières parutions et, chaque mois nous achetions les romans les plus intéressants : Panait Istrati, Albert Londres, Henri Bérault, Céline ! — Les Panait Istrati nous les avions tous à la maison, nous en avions douze que nous faisons circuler, il y avait des choses passionnantes là-dedans.»

ECHOS de ROUMANIE

• La revue roumaine mensuelle «STEALA» (L'Étoile) publie dans son no 6 (juin 79) un judicieux article sur notre Association, ses buts et ses réalisations. Elle s'occupe également de nos «Cahiers», considérés utiles par leur apport à l'étude de la vie et de l'œuvre de Panaït Istrati. L'article mentionne comme apport très intéressant pour la recherche littéraire, la publication des inédits d'Istrati et des «pages oubliées» qui remettent en circulation la pensée de l'écrivain braillois.

Nous remercions le confrère roumain pour ses jugements justes, de même que pour le service rendu à notre travail.

• Une interview avec Marcel Mermoz, prise par l'écrivain Maïa Belciu, vient de paraître dans la gazette bucarestoise «TRIBUNA ROMANIEI» (La Tribune de la Roumanie), no 102, du 1er août 1972.

Les questions posées envisagent la biographie de Marcel Mermoz, comment il a découvert Panaït Istrati, l'intérêt de la jeunesse française pour l'œuvre Istratienne, les projets de l'Association et, bien entendu, ses impressions du récent séjour à Bucarest et à Braila.

Dans un prochain numéro, nous publierons cette interview, très intéressante par ses appréciations au point de vue roumain.

• La revue «Manuscriptum» (no 3/1979) a commencé la publication de la Correspondance de Panaït Istrati avec Jean-Richard Bloch, traduite en roumain par Alexandre Talex. Dans l'introduction, qui précède les lettres, on mentionne que cette correspondance inédite a été découverte par notre ami Daniel Lerault, dans les fonds de la Bibliothèque Nationale de Paris, et qu'elle a été l'objet de sa communication au Colloque de Nice, en décembre dernier.

Le commentaire de la revue roumaine met en évidence l'apport de cette correspondance, dans le problème de correction des manuscrits d'Istrati, par «la main française, amie». On sait que dans le passé, une journaliste française avait avancé que les écrivains français, qui ont corrigé les textes istratiens, sont intervenu à fond, modifiant presque entièrement les récits d'Istrati (voir l'article Le gnaf d'en face, par Juliette Pary, dans «Europe», septembre 1952). Dans le même numéro, Pierre Abraham a contresigné, les yeux fermés, les allégations de Juliette Pary.

Cette correspondance prouve que le travail de correction a été porté seulement aux fautes de grammaire française, que certaines des inversions de construction dans le style Istratien ont été conservées intactes — chose reconnue même par Jean-Richard Bloch, dans son article «Homère, marchand de cacahuètes» paru dans «Monde du 15 février 1935.

Nous y reviendrons.

NOS ÉDITIONS RÉSERVÉES



Notre édition de «*Confessions pour Vaincus*», à tirage réservé aux membres de notre Association est épuisée à ce jour. Nous nous sommes lancés dans cette œuvre parce qu'aucune maison d'édition ne voulait en prendre le risque. Depuis notre publication, deux importantes maisons d'édition nous ont sollicités.

Nous sommes donc heureux d'informer nos amis que «*Confessions pour Vaincus*» sera réédité en 1980 par les Éditions 10/18 en 10.000 exemplaires.

Nous envisageons de compléter cet aspect de la vie et de l'œuvre de Panait Istrati, en imprimant un «*Cahier spécial*» numéro 3, groupant sous le titre «*Écrits politiques*» de Panait Istrati, un choix d'articles de la période 1902 à 1911, puis d'autres articles de 1922 à 1935, y compris ceux de la «*Croisade du Roumanisme*». Début 1980, nous donnerons la table définitive de cet ouvrage.

Dans l'immédiat, une tâche importante nous incombe : la sortie du «*cahier spécial*» numéro 2 contenant les Actes du Colloque Panait Istrati de Nice. La mort de notre Vice-Présidente, Madame Safir-Lichnevsky, qui devait résumer les débats, a retardé ce travail important. Dans ce recueil seront publiés les textes des communications faites à ce premier Colloque de Nice :

- Alexandre Talex (Bucarest) - L'amitié Romain Rolland - Panait Istrati.
- Dr. Al Opréa (Bucarest) - Panait Istrati et Jean-Jacques Rousseau.
- David Seidmann (Tel-Aviv) - Isaac Horovitz et Panait Istrati.
- Pompiliu Marcea (Bucarest) - Hommage à Panait Istrati.
- Daniel Leault (Paris) - La correspondance Panait Istrati - J.R. Bloch.
- Sarah Satir (Menton) - Panait Istrati, écrivain autodidacte.
- Jean Hormière (Marseille) - Panait Istrati et Jack Kéronac.
- Sanda Geblesco (Monaco) - Le Temps et la Vie dans l'œuvre de Panait Istrati.
- Pierre Desmarais (Paris) - La Maladie et la Mort dans l'œuvre de Panait Istrati.

L'ouvrage paraîtra en décembre, si nous trouvons le concours nécessaire. Des souscriptions d'abord.

Cet ensemble, au format de nos cahiers, numéroté et broché, avec des illustrations, reviendra à 50 francs franco.

Ce sera le résultat d'un labeur collectif (composition, montage, tirage, brochage) et pour cela, nous faisons appel aux «*Amis*» de la région pour participer à ce travail. Nos amis Golfetto, Pasquier, Rigal qui nous avaient aidés dans la réalisation du premier cahier spécial sont éloignés de Valence.

Qui prendra la relève ?



Le SOUVENIR de JEAN GUEHENNO

Il y a un an disparaissait notre cher Jean Guehenno ... Quarante années d'amitié paternelle de sa part. Combien je lui dois ... et aussi notre association. Début 1968, le projet d'une étude sur Panaït Istrati occupait mon esprit. Je lui en fis part. Voici sa réponse :

*Cher Marcel*

(23 juin 1968)

*Je me réjouis que vous ayez écrit sur Istrati. Je ne l'ai pas beaucoup connu. Je ne l'ai guère qu'entendu. Mais tout ce que j'ai entendu me dit que c'est un grand homme. Je suis sûr que vous en avez écrit quelque chose de cette étude à laquelle vous travaillez.*

*Croyez-m'en très utile  
sincèrement*

*Justine*

Plus tard en 1975, il accepta, un des premiers, de faire partie du Comité d'Honneur de notre association. « Naturellement, je ferai partie de ce Comité d'Honneur Istrati si vous croyez cela utile. Mais il faut bien vous rappeler que je suis vieux et peu efficace ».

Début 1976 il m'a suggéré d'écrire mes souvenirs. Ce fut le départ d'un livre ... Parfois je lui écrivais mon découragement. Je sollicitais son aide. « Travaillez en confiance. Je crains que vous n'attendiez trop de moi. Je n'ai fait que vous mettre au travail en vous souhaitant bon courage. C'est une chose difficile de construire tout un livre, tout un récit. Voici, quant à moi, trois années que je peine sur le même manuscrit. Je ne pourrais naturellement pas vous suivre dans le détail de votre travail. Je lirai votre manuscrit quand vous aurez fini et vous dirai franchement ce que j'en pense ».

Il n'est plus. Ces quarante années d'amitié pèsent lourd au moment où je mentionne ces souvenirs. Il reste ses œuvres, ses articles, ses chroniques. « Les Amis de Panaït Istrati » n'ont pas fini de les relire.

Marcel Mermoz.

## ce que nous écrivent nos lecteurs

Chers AMIS.



Le système scolaire est si bien fait que, pour ma part, durant mes seize premières années, je me suis désintéressé de la lecture.

J'ignore quel fut le déclic mais il n'empêche que ma passion naissante pour les livres n'a que quatre ans et cela suffit pour que je m'aperçoive de mes lacunes.

Il y a environ huit mois je voyais à la télévision, lors d'une émission de B. Pivot "Apostrophe", pour la première fois MARCEL NERMOZ. Enthousiasmé par ce personnage, je lus "L'AUTOGESTION C'EST PAS DE LA TARTE", son livre.

En Février je fus appelé sous les drapeaux à Valence. Mon besoin de lire, de lire toujours plus me fit trainer de librairie en librairie jusqu'à épuisement de ma solde!

Un soir j'engageai une discussion avec une librairie sympathique. La conversation dévia, je ne sais comment sur M. NERMOZ. Elle me donna l'adresse de cet homme, qui par la suite fit beaucoup pour moi (sans qu'il le sache d'ailleurs).

Timidement j'allai le voir lors d'un quartier libre. M. NERMOZ m'accueillit avec simplicité et aimabilité.

Cette visite se transforma en découvertes grandioses et multiples.

L'une d'elles fut P A N A I T I S T R A T I.

A la fin de cette visite je savais que j'aimerais ISTRATI! NERMOZ a ce don de faire aimer ses passions!

L'AMITIE entre P. ISTRATI et moi c'est emplifié au fur et à mesure que j'avençais dans sa lecture!!!...

Ce chardon déraciné devint vite mon compagnon de route, Mon Maître de Vie.

Que puis-je dire de ses HAIDOUCS, de leur fièvre de vie, de leur soif de liberté, de leur faim de justice, de leur utopique bonheur? J'AIME! Je partage le même Amour, la même Haine, les mêmes révoltes, les mêmes utopies.

Mais il n'y a pas qu'eux! ADRIEN ZOGRAFFI, témoin généreux de mille générations, vivant ses milles vies à coeur grand ouvert, les deux mains tendues vers l'inconnu... (Allons mon frère loup, approche toi et laisse toi caresser)... Défiant la normalisation de nos sociétés! Révolutionnaire? Certes oui! Mais sa révolution est encore plus belle car intérieur.

Remettre en cause toute habitude, faits et gestes de notre vie, principes millénaires sans autres fondement que leurs ancienneté!

Si P. ISTRATI a eu un jour la prétention de changer le monde ce n'est pas par le biais d'une institution plaquée au gouvernail d'un pays. Mais ce n'est seulement que par le changement du Coeur et de l'Ame de l'HOMME!

Que désire-t-il ? La vérité sans masque de tous les pourquoi quotidiens! Et les difficultés rencontrées ne sont pas moindres (FLORITCHICA: Je suis celle qui a cherché le bonheur complet qui a voulu rêver les yeux ouverts sur le soleil et qui s'est brûlée les yeux)!!!...

A travers chaque lettre de PANAIT ISTRATI j'entends l'appel de la vie. Chaque mot gueule ce désir de vivre mais VIVRE LIBRE!!! Chaque page dessine une nouvelle poésie. Liberté, Amour, Amitié tels sont ses chapitres.

Dans mon univers temporaire vert kaki, cette porte m'était nécessaire afin d'entre-voir ces nouveaux horizons, et pourtant: -On est fort malheureux quand on a raison et qu'on reste seul.-

Et même si l'on me reproche de prendre un livre afin de m'évader, de me réfugier dans certaines lignes utopiques, fuyant les réalités actuelles...

-Tu te trompes KIR NICOLAS, il y a du beau et du vrai dans les livres.

-Du beau et du vrai! Ce n'est pas cela qui fait vivre.

-Noi, cela me fait vivre et VIVRE HEUREUX!

A L'AMITIE et aux AMIS de PANAIT ISTRATI

Jean-Michel RAVILY



---

#### TÉMOIGNAGE DE CEUX QUI L'ONT CONNU

Monsieur P. Vandamme, ex bourgmestre de la ville de Bruges (Belgique) nous a adressé une lettre amicale dont nous détachons ce témoignage inattendu :

«J'ai connu Panaït Istrati au sana «Victoria Burbœus» à Montana en Suisse pendant l'hiver 1925-26 ou 1926-27, je ne me rappelle pas exactement, il y a bien cinquante ans de cela.

Istrati ne cachait pas ses idées ou sentiments communistes, loin de là. Cela d'autant plus qu'il y avait au sana une jeune fille roumaine, très jolie et intelligente, nécessairement anti-communiste : son père possédait 15 000 ha de terres avant la guerre, et après la guerre, le gouvernement lui en avait enlevé 10 000.

Cet affrontement entre lui et elle provoquait évidemment des réactions au sein du sana. Les discussions, au salon, allaient bon train entre les hospitalisés.

Panaït, à la fois violent et doux, défendait passionnément ses idées de justice et d'égalité. Il avait d'ailleurs la partie belle. Ses adversaires défendaient surtout la question du principe : le respect de la propriété.

Bref, Panaït était un homme sympathique. Il l'était d'autant plus qu'il était un admirable conteur. Il adorait la nature, son pays. »

Avez-vous renouvelé votre abonnement.....

Nous avons besoin de votre aide...

Au SOMMAIRE de nos PROCHAINS «CAHIERS»

- Inédits La correspondance de P. Istrati :  
- 33 lettres à François Franzoni,  
- 65 lettres à Adrien De Jong,  
- 22 lettres à Georges Ionesco (1922-1928)

Marcel Mermoz

Index sommaire de la correspondance de P. Istrati

Alexandre Talex

L'amitié Romain Rolland - Panait Istrati

Daniel Lerault

Correspondance J.R. Bloch - P. Istrati

Christine Clôt

Le sous-sol du 24 de la rue du Colisée

Margueritte André

Le cœur et la chair de P. Istrati

Panait Istrati

Les articles de la «Cruciade»

Inédit

Panait Istrati

«Les freres pauvres»

Margueritte André

Répertoire des ouvrages et documents du «Centre de Documentation Panait Istrati» de Paris

Alexandre Talex

Bibliographie générale de P. Istrati

Marcel Mermoz

L'itinéraire politique de P. Istrati

Gilles Mermoz

Les besognes et métiers d'un errant

Elena Kazantzaki

En URSS avec P. Istrati



Réunion du comité Parisien

Vendredi 12 octobre

Institut Coopératif - Paris (7.)

2 avenue Franco-Russe

POUR MIEUX CONNAITRE ISTRATI ..... **LISEZ.....**

Monique  
Jutrin-Klener



**Panaït Istrati**  
**un chardon déraciné**  
écrivain français, conteur roumain



Ouvrage publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique

FRANÇOIS MASPERO  
1, place Paul-Painlevé, 5<sup>e</sup>  
PARIS

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI  
42, rue du Dr Santy  
26000 Valence. Tél. 43.29.92



**LES CAHIERS  
DES AMIS DE PANAIT ISTRATI**

**BULLETIN D'ABONNEMENT**

NOM

PRÉNOM

PROFESSION

ADRESSE

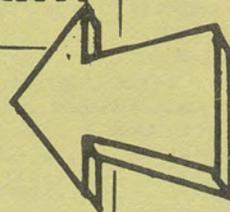
Abonnement annuel **4 NUMEROS**

Joindre le titre de paiement ou bulletin d'abonnement, virement postal ou chèque bancaire 45 La Source 30122 94

NOTE - Les n° 1 à 18 (ancienne série) sont disponibles (en photocopie) à 10 F l'exemplaire

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI  
42, rue du Dr-Santy  
26000 Valence Tél. 43.29.92

C.C.P. 30 122 94 - LA SOURCE



# Les Amis de **PANAÏT ISTRATI**

(Association 1901 sans but lucratif)

**Buts :** L'association des "Amis de Panaït Istrati", créée en 1969 par Edouard Raydon, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'association facilitera aux chercheurs, aux étudiants les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un "Centre de documentation Panaït Istrati" tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le "Centre de documentation Panaït Istrati" se trouve à la bibliothèque du Collège Coopératif, 7, avenue Franco-Russe, Paris (75007). Un 2<sup>e</sup> Centre de documentation est prévu à l'Université de Nice.



## COMITÉ D'HONNEUR

- Président : **Joseph KESSEL**, de l'Académie Française
- Mmes **Margaretta ISTRATI**, veuve de l'écrivain, Bucarest  
**Eléna KAZANTZAKI**, écrivain, Genève  
**Monique JUTRIN-KLENER**, chargée de cours à l'Université de Tel-Aviv
- Frédérique LEFEVRE**
- MM **Henri COLPI**, cinéaste metteur en scène du film Codine  
**Marcel BARBU**, fondateur des « Communautés de Travail »  
**Benigno CACERES**, Président de « Peuple et Culture »  
**Henri DESROCHES**, professeur à l'École Pratique des Hautes Etudes et de l'Institut Coopératif
- Jean Marie DOMENACH**, écrivain  
**Docteur AL OPREA**, écrivain, directeur de la revue « MANUCRIPTUM » Bucarest  
**Mme Gabriel PINTEA DONNARES**, écrivain  
**M.A. DE JONC**, journaliste
- MM **Georges FRIEDMANN**, sociologue, professeur à l'École Pratique des Hautes Etudes †
- Julian GORKIN**, écrivain  
**Jean GUEHENNO**, de l'Académie Française  
**Jean GUÉNOT**, professeur à l'Université Charles V  
**Léo HAMON**, professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne  
**Michel HAMLET**, journaliste  
**Armand LANOUX**, de l'Académie Goncourt  
**Yves RÉGIS**, président des Coopératives Ouvrières de Production  
**Jean STANESCO**, co-fondateur des « Amis de Panaït Istrati » †  
**Alexandre TALEX**, journaliste, Bucarest  
**Edgar MORIN**, sociologue  
**Adamantios D. PAPADIMAS**, écrivain, directeur du « Bulletin Littéraire » - Athènes (Grèce)  
**Georges GODEBERT**, Producteur d'émission à « France Culture »



## Comité d'Action

**Marcel MERMOZ**  
**Louis RABEIL**, sculpteur  
**Christian GOLFETTO**, professeur  
**Marcel BARBU**  
**Gilles MERMOZ**  
**Mme Sarah SAFIR LICHNEWSKY**  
**Michel PASQUIER**, agent commercial  
**Marcel BOULANGER**, artiste peintre  
**Jean HORNIERE**, professeur

## Conseil d'Administration

**Marcel BARBU**      **Guy LEMONNIER**      **Gilles MERMOZ**  
**Marcel MERMOZ**      **SAFIR-LICHNEWSKY**      **Jean HORNIERE**

## Membres Correspondants

- Mmes **JUTRIN KLENER**, professeur - Israël  
**Mogha WASSEF**, Archéologue - Egypte  
**Marie COGALNICEANU**, Professeur - Roumanie  
**Cornelia TOMESCU**, Professeur - Roumanie
- MM **Alexandre TALEX**, journaliste - Roumanie



## Directeur de la publication

**Marcel MERMOZ**  
Cité Horlogère  
42, rue du Dr-Santy  
26000 Valence - Tél. 43 29 92

Commission Paritaire : N° 58454